

101-1983

Sommaire

	Pages
<i>Habitué à la haine</i> <i>Dérouté par l'amour</i> Guy Gilbert	2
<i>Festival des Jeunes pour l'emploi</i> <i>J.O.C. - J.O.C.F.</i> Chronique	10
<i>XIII^e Rencontre Nationale de l'A.C.O.</i> Jacques Pelletier	18
<i>Andalousie...</i> Une Eglise exposée et consciente de sa fragilité à l'unisson d'un peuple fier et souffrant. Echos d'un voyage Eric Brauns	23
Message de théologiens (Collectif)	34
L'Eglise et la libération José Maria Castillo	36
<i>Des livres pour l'été</i> Jean Vinatier	51
<i>Table thématique</i> Lettre aux Communautés N ^o 49 à 100	62

Habitué à la haine, dérouté par l'amour

Guy Gilbert.

**« Habitué à la haine, dérouter par l'amour I »
est l'un des chapitres du troisième livre de Guy Gilbert, prêtre éducateur,
paru sous le titre :**

***Des jeunes y entrent, des fauves en sortent*
aux Editions Stock.**

**Ce troisième livre cherche à apporter une pierre
parmi toutes celles qui dénoncent l'incarcération des mineurs en France.
Au-delà de la dénonciation, ce sont aussi et surtout des solutions neuves qui sont à trouver.
Guy Gilbert s'y essaie avec tous ceux et toutes celles qui cherchent
à trouver des lieux où ces jeunes ne seront plus parqués ou ballotés, mais aidés efficacement.**

S'il est une chose que j'ai un mal fou à comprendre c'est bien le fait que ces jeunes que je côtoie chaque jour sont beaucoup plus aptes à la haine qu'à l'amour.

On pourrait s'attendre au contraire, à un âge où le besoin de protection, l'éveil de la sexualité poussent, en général, à rechercher l' « autre », l'ami, la compagne.

L'éducation ou le manque d'éducation, les lois de la jungle qui régissent leur monde n'expliquent pas tout. Le vandalisme, par exemple, la violence gratuite me déroutaient. Et comme tout bon Français, je gueulais de rage devant des cabines téléphoniques ravagées, « cyclonnées ».

Pourquoi cette absurdité ? Pour récupérer un butin minable ? Sûrement pas ! Ça ne justifiait pas les fils arrachés, les vitres brisées, l'appareil démantibulé.

Un jour, par hasard, je crois avoir eu une explication plausible. Un gars que je connaissais et que je surprénais à s'acharner méthodiquement sur une cabine m'a lancé :

« N'importe qui d'autre que moi peut appeler une mère, un parent, un ami, avec ces putains de téléphone. Moi, j'ai personne à qui parler. Je déteste ces machines et, quand je peux m'en faire une, je ne me gêne pas ! »

Ça m'a paru tout à fait cohérent, sans que j'approuve, bien sûr, et je me suis rendu compte que toute violence est un appel, une demande en même temps qu'une affirmation de soi, la gratuité n'est qu'apparente.

Cette attitude me semble même révolutionnaire, dans le sens où elle permet au « colonisé » de dire au « colonisateur » : J'EXISTE. Car c'est bien un statut de colonisé qu'on offre à ces jeunes-là, rejetés de tous, incompris, méprisés, étrangers dans la société. Cette violence découle pratiquement toujours de l'injustice, quand ceux qui la subissent sont acculés au désespoir. Violence anarchique, incontrôlable. Dé foulement hystérique, furieux, qui s'empare de ces gosses, sans qu'on puisse jamais en prévoir l'explosion.

Il faut avoir assisté à d'innombrables bagarres pour en comprendre le pourquoi et remonter un jour, à la source. L'une d'elles m'a marqué de façon indélébile.

Un soir, une bande importante de trente mecs et filles me demande de les conduire à une fête de quartier. Pris au moment de leur appel, je leur dis que je pourrais seulement aller les rechercher pour les ramener chez eux. Je les ai rejoints plus tard. La fête était terminée.

Dans la nuit, ils rôdaient autour des stands fermés, des manèges bâchés. Je repérai l'un d'eux et lui proposai de rameuter la troupe et de grimper dans le camion. Tout d'abord il refusa. « Non, pas tout de suite. Des Arabes nous cherchent, on les attend ».

Je n'avais pas envie d'assister à une bagarre, qui semblait imminente, avec des ennemis encore invisibles. J'ai patienté un moment. Puis je suis revenu vers lui : « Ça suffit comme ça, moi je me casse. Préviens tes potes ». Finalement, ils sont tous montés et, peu à peu, par petites fournées, le camion a commencé à se vider.

J'arrive dans le dernier quartier où le reste du groupe résidait. C'est alors que j'entends un chef de bande jeter à un jeune de quinze ans :

« Hé ! fils de pute, file-moi une clope ».

Le gars ose répondre, timidement :

« Pour qui tu me prends ? Je veux bien te donner une clope mais n'insulte pas ma mère ».

« Descends si tu es un homme », dit l'autre.

Le pauvre même ne comprenait rien à cette provocation. A peine descendu, le chef de bande s'est acharné comme un dingue sur lui. Il le cognait mécaniquement, de toutes ses forces. Le même pissait le sang et il se serait écroulé si un acolyte ne l'avait maintenu contre une voiture. Je voyais, écoeuré, la scène dans le rétroviseur.

J'ai appris dans la rue à ne jamais me mêler de bagarres où je ne suis pas impliqué, mais celle-ci était de trop.

Je ne pouvais supporter le spectacle de cette violence « gratuite » où l'offensé était mis

en pièces. Je me suis avancé pour faire cesser le massacre. Le gars qui frappait me menace :

« Guy, barre-toi. Si tu te mets devant, tu vas recevoir des coups ».

Sans un mot, je m'interpose. Moment de silence. On reste tous figés. Puis ces mots de l'agresseur, les poings ensanglantés.

« Fais vite dégager ce pauvre mec, sinon je le finis. Il me met à bout. Il ne se défend même pas ».

J'ai aidé le mec à fuir. Il titubait. Il ne voyait presque plus rien tant ses yeux étaient tuméfiés. Ne sachant plus trop que faire, je suis allé boire un coup avec les mecs. C'est au bistrot que j'ai tout compris.

Celui qui avait insulté, provoqué et assailli aussi sauvagement, d'une manière aussi inexplicable, un gars qui ne lui avait rien fait, me dit, l'air enfin calme :

« J'avais besoin de me défouler. Il me fallait ma ration de sang. Manque de pot, y avait pas d'Arabes à la fête. Alors j'ai cherché une gueule qui ne me plaisait pas ».

Connaissant bien la vie de ce gars d'une violence inouïe, que je suis de prison en prison depuis neuf ans, sans famille, sans racines, sans ami, j'ai gardé inact le souvenir de cette soirée. Je ne peux que l'aider difficilement, à chacune de ses sorties de taule, à trouver une route où il n'y ait pas que solitude et trahison. Je peux, en revanche, faire plus pour beaucoup d'autres, en comprenant leur violence naissante et en tâchant de l'endiguer quand il est encore temps.

Cela demande patience et persévérance, car ils ne se livrent jamais d'emblée. Leur silence, au cours des premiers mois d'apprivoisement mutuel est impressionnant, et riche d'enseignement.

Eric, arrivé à la permanence depuis trois mois, restait toujours sur le qui-vive. Il sortait rarement d'un mutisme total. A une de mes questions sur la confiance qu'il me faisait, il s'est contenté de répondre :

« Je ne sais pas, je comprends pas comment tu peux t'intéresser à un type comme moi ». Ce n'est que deux ans après qu'il m'a écrit, de prison :

« Guy, je te fais totalement confiance. Sache que tu es la seule personne à qui j'ai dit ça ».

Je le crois. Et je sais aussi quel changement capital va s'amorcer à sa sortie de prison. Une transformation profonde, radicale, *sa confiance s'ancrant enfin dans un être longuement testé.*

Comme Eric, la plupart de ces jeunes n'ont qu'un vague souvenir du vsiage d'un père ou d'une mère, ou ils gardent celui du tortionnaire, du bourreau. C'est hallucinant parfois de les entendre raconter un trait, un épisode de leur enfance. L'un d'eux se repliait sur lui-même chaque fois que je levais le bras pour me gratter la tête. Un jour, il m'a confié :

« Quand je rentrais à la maison, c'était toujours de nuit. J'enlevais mes chaussures pour pas faire de bruit. Je savais mon père toujours aux aguets, avec son nerf de bœuf. Il ne s'arrêtait de frapper que lorsque le sang pissait. Après il allait ronfler. Moi je dormais sous l'escalier. C'est le seul endroit où j'étais à l'abri des coups. Ça a duré toute mon enfance, jusqu'à ce qu'on me place ».

Quand on a semé la peur dans un cœur d'enfant, comment s'étonner que ne fleurissent que la haine et la méfiance ? Après les parents, absents ou bourreaux, ils passent entre les mains de trop nombreux éducateurs. Ils naviguent d'un centre à l'autre. Ce n'est pas ce vagabondage, de centres en foyers, d'éducateurs en éducatrices, qui leur permettra de trouver un adulte sur lequel s'appuyer, comme sur un roc, pour partir dans l'existence.

Bien au contraire, ça les laisse exangues, ça les déséquilibre encore plus. Ballottés comme des colis encombrants, ils ont la trouille de s'attacher à quelqu'un, tant ils sont persuadés qu'un jour ils seront à nouveau abandonnés.

Et pourtant, je suis toujours stupéfait de leurs appels parfois brutaux à être reconnus, aimés. A ces appels il faut répondre brutalement. Ils adorent une certaine façon d'être de l'adulte, une agressivité amicale, un comportement dur, cachant en profondeur une grande amitié qu'ils devinent et n'acceptent pendant longtemps qu'à la seule condition qu'elle ne se montre pas.

Ce qui est aussi intéressant, c'est de constater ce désir de violence, d'affrontement avec l'adulte auquel ils s'attachent. *Il faut le connaître, ce désir, le comprendre, l'accepter* un certain temps et quand il y a provocation directe, leur rentrer dedans, lorsqu'on ne peut faire autrement. Ça a toujours été très dur pour moi qui suis un non-violent. Il m'a fallu prouver, heureusement rarement, que j'étais capable de me battre. C'était dire à mon agresseur que j'acceptais de parler le même langage que lui, pour ensuite lui montrer qu'il était possible d'en parler un autre, tout en restant toujours un homme.

Leur pudeur est extrême. Dès qu'ils se dévoilent un peu, ils éprouvent une peur panique d'être pris dans un filet et, tout de suite, ils font marche arrière.

L'amour, l'attention, la tendresse, l'écoute, la communication, ils ne savent pas, ou à peine que ça existe. Personne ne leur a appris. Et pourtant il aurait suffi, à défaut de père attentif ou de mère aimante, d'une grand-mère, d'un oncle. Ou encore d'un ami de la famille pour conseiller des parents pas forcément méchants mais inaptes à élever des enfants.

Pour remonter le courant il faut mettre en place une technique éducative très discrète, adaptée à chacun. Et surtout savoir attendre. *Je ne répèterai jamais assez combien le temps qu'on passe avec eux compte.*

C'est l'atout maître !

Ces adolescents, rétifs, brutaux, on les voit se rapprocher de celui dont ils devinent peu

à peu l'intérêt gratuit pour s'accrocher à lui de plus en plus. C'est significatif, mais la partie n'est pas gagnée pour autant. Ils ont tellement l'habitude de la haine, de la méfiance, des coups, qu'ils plongent dans un désarroi total quand ils découvrent qu'on les aime.

« Ça va trop bien... C'est pas normal ».

Il m'a fallu un sacré temps pour saisir le sens de cette phrase dite par un mec. Au début, je pensais : « Mais ça va pas dans sa tête ! »

Après avoir bourlingué de rue en centre, de foyer en prison, il a fait notre connaissance. Il a maintenant une famille qui l'aime et à laquelle il est attaché. Il a trouvé un studio, un boulot qui lui plaît et, son rêve, une équipe de foot.

Et puis, j'ai entendu d'autres gras, tirés d'affaire, dire un peu la même chose :

« C'est pas normal, ça peut pas durer... »

Et j'ai compris ce qui était « normal » pour eux c'était ce à quoi ils avaient été habitués : l'indifférence, le rejet, la trahison, les coups. *Le bonheur leur paraît incompréhensible et les met dans un état d'angoisse et d'insécurité.*

Des visages fraternels, des hommes et des femmes qui leur font comprendre que, quoi qu'ils fassent, ils ne seront pas jetés dehors, c'est pour eux, l'inconnu.

La peur que ce bonheur disparaisse leur fait même, parfois, devancer l'issue redoutée, et inconsciemment ils cherchent à ce qu'on les foute dehors.

Une certaine violence, déroutante apparemment, quand tout va bien, ne peut être comprise qu'à la lumière de leur jeune passé complètement désarticulé. Dans ces cas-là, la seule attitude est de rester à leurs côtés et de laisser passer la crise.

L'adolescent normalement aimé connaît des crises logiques, indispensables même. Il les surmonte parce que, depuis le début, il est sûr de l'affection de parents et parce qu'il s'est construit, au fond de lui-même, un îlot de calme, de sécurité. Mais celui qui n'a

connu que tempêtes, déchirures, n'est apte qu'à affronter les vagues dangereuses, les coups bas d'une mer toujours démontée.

Quelle découverte ! quand il a pris la mesure des eaux tranquilles où il peut se laisser glisser, sans crainte de voir une lame sournoise tout renverser à nouveau.

Quel émerveillement ! quand il peut se reposer sur un être.

Seule une présence forte et douce, à la fois durable et tenace, peut contrebalancer le poids du désespoir, de l'incohérence et de la haine.

Une présence de roc. Il faut les laisser s'y faire leurs griffes. Pour que s'évanouisse la peur d'être encore une fois laissé pour compte, pour que toutes les barrières sautent l'une après l'autre.

Long combat... que notre équipe de la permanence parisienne, celle de la Bergerie de Provence et les familles d'accueil doivent mener.

Au bout du tunnel, tout est possible. Le calme et la paix reviennent, restent. Ça s'appelle le bonheur !

Ce bonheur que cherchent tous les délaissés. Pas seulement ces jeunes que nous fréquentons en priorité.

Je me souviens d'une vieille dame de quatre-vingts ans qui me disait, avec des yeux d'une pucelle amoureuse de seize ans :

« Je suis aimée, vous entendez, je suis aimée ! »

Un jeune homme de son immeuble passait la voir tous les jours, lui faisait un brin de causette, lui apportait une fleur, une pâtisserie. Jamais auparavant, de toute sa vie, elle n'avait connu quelque chose de gratuit.

Ses yeux usés, rayonnants de bonheur, ont souvent illuminé ma route. Quand je les regarde, ils m'apportent la confirmation de ce en quoi je crois, passionnément, depuis quarante-sept ans.

Seul l'AMOUR DONNE et REÇU peut changer une vie, équilibrer une existence.

Festival des jeunes

Chronique

J.O.C. - J.O.C.F.

pour l'emploi

Tous les ans, la Pentecôte est un temps fort pour tous. La nature, sortie des froideurs et des torpeurs de l'hiver invite les familles à se donner un avant goût des vacances, en rejoignant la mer ou la montagne. Pour des groupes de croyants, la Pentecôte, fête de l'Esprit, est le moment privilégié où on hisse les voiles pour que le « coup de vent qui réveille » nous entraîne pour une nouvelle traversée, vers de nouveaux rivages. Ainsi en fut-il pour les mille prêtres ouvriers de France réunis l'an dernier à Dammarie-les-Lys. Cette année, le parc de La Courneuve, souvent lieu d'expression d'un peuple, est le rendez-vous de 20 à 30 mille jeunes pour le Festival de la J.O.C., J.O.C.F. pour l'emploi. En consultant la presse, notamment celle éditée par la J.O.C., en interviewant un certain nombre de témoins, on peut ris-

quer quelques leçons de ces deux journées, 21 - 22 mai 1983.

Un défi au chômage.

On peut être surpris du rapprochement de ces deux termes apparemment contradictoires : fête et chômage. Faire la fête autour d'un thème préoccupant et dramatique manifeste une audace juvénile et irrationnelle. Il ne s'agit pas de panser les plaies avec des soporifiques comme ceux de la chaleur débordante d'une foule, des décibels du rock ou du hard, de l'esthétique des panneaux et des stands. La réalité ne se plie pas à ce genre de thérapeutique. Le défi consiste à vivre ensemble, à se serrer les coudes pour refuser la fatalité de la crise, à permettre à

des jeunes brisés par l'expérience mutilante du non-travail de relever ensemble la tête.

*« Ensemble nous avons lutté
pour avoir une place dans la vie
comme tous les hommes pouvoir
travailler
pour ne plus être des incompris ».*
(Jo Akepsimas ; disque du Festival).

A travers toutes les paroles fortes, émises au cours de ces deux journées, un leitmotiv revient comme une musique lancinante. Écoutons ce cri d'une souffrance : « j'ai 20 ans, je ne veux pas mourir. Les pubs, les bonnes paroles n'arrêtent pas le chômage, ce mur me tue à petit feu ». Ou encore « regarde ce mur qui nous empêche de goûter à la vie... les murs gris de la Zup, gris à l'infini ». Cette jeunesse se heurte aux portes closes des ateliers, des bureaux et des usines.

A 20 ans, on ne peut admettre qu'un mur soit infranchissable, on ne peut se contenter de se cogner la tête contre le mur. Il faut ou le contourner ou y faire une brèche. Voilà tout l'effort réalisé pendant 3 ans, là où vivent ces jeunes (de Sète à Belfort) pour briser la solitude des « sans emplois », pour enfoncer un clou dans ce mur de la « grande déprime ».

« A l'origine de ce festival, il y a les trois cent cinquante comités de chômeurs et les cent cinquante collectifs de hors-statuts, créés par la J.O.C. voici trois ans dans toute la France. Leur but : permettre à des jeunes sans emploi de se prendre en charge, de s'organiser ensemble pour chercher un « job » et obtenir des droits nouveaux.

C'est ce qu'ont fait depuis deux ans, par exemple, les quinze jeunes chômeurs du comité d'Orly, dans la banlieue sud-est de Paris. Ils ont appris à faire des démarches communes auprès des Agences nationales pour l'emploi (A.N.P.E.). Ils ont sollicité des mairies l'obtention, par exemple, de la carte orange gratuite, ou d'un local pour consulter les petites annonces des journaux. Ils se mettent aussi, chaque jeudi matin, à la disposition des autres jeunes chômeurs. Ils les renseignent sur leurs droits, leurs possibilités de faire des stages. C'est le cas de Bernard, dix-huit ans, un vrai « titi » parisien, actuellement en stage d'insertion au cours duquel il apprend, entre autres, à lire. Ce qu'il n'aurait probablement jamais fait s'il n'y avait pas eu un comité chômeur pour le conseiller et l'encourager. Des centaines de « romans-photos » ont été réalisés par les comités, qui racontent toutes les actions menées à la base avec les jeunes chômeurs. Ces romans-photos exposés au cours du festival dans 21 stands constituent des points de rencontre.

Dans les comités de chômeurs, explique Bruno, 25 ans, dessinateur industriel, un des responsables de la J.O.C., les jeunes se sont sentis accueillis, écoutés. Ils ont appris, là aussi, à mener des actions avec d'autres. Ils ont surtout compris qu'il ne fallait pas que d'autres jeunes vivent la même situation qu'eux. C'est justement le but de la J.O.C. depuis sa création en 1925 : passer de l'intérêt individuel à l'intérêt collectif ».
(La vie Catholique n° 2863, 19-25 mai 1983).

Face à ces situations, face à ces 21 points de rencontre, un immense chapiteau de

4 000 m² pour bâtir l'avenir, réconcilie les jeunes avec le progrès technique : c'est la Foire aux métiers. Un défi historique est lancé à notre société actuelle par les technologies nouvelles. Dominer ces techniques, les asservir, s'en servir, tel est l'enjeu d'aujourd'hui. Les entreprises publiques et nationalisées proposent de véritables métiers d'avenir pour tous les goûts et les compétences, avec une volonté plus accrue d'améliorer la qualité des services rendus au public, que ce soit à la S.N.C.F., P.T.T., ou R.A.T.P. « Je me voyais, dit un jeune visiteur, déjà conduire le TGV, ou au clavier du terminal Minitel. Quand on sait que 35 millions d'objets sont collectés, transportés et distribués chaque jour par les P.T.T., j'ai été réconcilié avec le service public ».

Découvrir l'avenir ne suffit pas. Si on veut changer d'orientation, de métier, acquérir une formation professionnelle, tout de suite, dans six mois, dans un an, un trésor d'informations est offert par divers organismes : le C.I.D.J. (Centre d'Informations et de Documentations de la Jeunesse), l'A.N.P.E. (Agence Nationale pour l'Emploi), l'A.F.P.A. (Agence de Formation Professionnelle Adulte).

Ce droit au travail, affirmé et revendiqué à chaque instant, est bien la préoccupation fondamentale de la jeunesse ouvrière. Les responsables politiques et syndicaux semblent avoir prêté une oreille attentive à cet appel. Voici en quels termes, les présidents de la J.O.C., J.O.C.F. ont accueilli M. Maury :

*« Regardez nos mains,
monsieur le Premier Ministre,*

*40 000 mains de jeunes travailleurs,
40 000 mains meurtries
et rendues inutiles
par 20 ans de pouvoir
libéral et sauvage
de la droite et du patronat.
Les mains de ceux qui,
jusqu'à présent, n'ont eu le droit,
que de se taire et de subir :
se taire et obéir à l'école,
à la maison, à l'armée
se taire et subir à l'usine
ou au bureau
se taire et s'humilier
pour trouver du boulot...
40 000 mains révoltées
et désabusées ».*

Ces quelques phrases n'étaient pas uniquement un effet oratoire, des mots jetés à la figure des pouvoirs publics. Ils s'incarnaient, si on peut dire, par cette gigantesque main de huit mètres de haut, cinq doigts pointant le ciel, devant la scène centrale, au sommet de la colline.

Garder ses racines, briser les barrières...

Telle pourrait être la deuxième leçon de cette rencontre. Entre une petite colline et la scène centrale, le parc de la Courneuve est occupé par deux espaces : un espace régional et la dimension internationale.

Si un jeune travailleur ou une jeune ouvrière est marqué par sa profession, sa branche industrielle, il est d'abord une personne qui a fait son entrée dans l'histoire, dans un

pays, il a appris une langue avec des accents qui ne trompent personne. Dans la relation, dès les premiers mots d'une conversation, il est facile d'identifier son interlocuteur, de le situer à l'intérieur de l'hexagone : une même phrase prononcée à Marseille ou à Lille impressionne différemment notre oreille. Ces jeunes, malgré leur courte expérience, sont ancrés dans une aire culturelle dans une mémoire collective qu'ils devront modifier. C'est sans doute pour mettre en relief cet enracinement que les organisateurs ont prévu sept espace-régions (Alsace, Nord, Lorraine, Paris, Bretagne, Provence Côte d'Azur, Sud Aquitaine). En même temps qu'on donne une physionomie du terroir par des produits que l'on peut admirer ou savourer, de la culture par des chants et des danses, on informe le visiteur sur les problèmes sociaux de tel ou tel coin de France.

Pas de doute, ces échasses, le petit pin qui pousse à vue d'œil (l'eau ne manque pas !), on est avec les jeunes des Landes. « Les landes, c'est la mer, le soleil, la plénitude, les vacances. Mais pour nous, jeunes de la classe ouvrière, quand les autres sont en vacances, nous on travaille (commerce, restauration...) et l'hiver, pas de fric, pas de distractions, pas de soleil, ras le bol. Mais créer des emplois, c'est possible. Il faut relancer les activités issues des Forêts de Pins ». Au milieu de cette faune et de cette flore, le gaz de Lacq et ses cheminées contrastent. Pollution... Pollution. Au moment du grand boom, une ville nouvelle est née... Toute une région à vocation agricole a été chamboulée... Un appel massif de travail-

leurs étrangers. Aujourd'hui, c'est le déclin et le chômage... « Vivre et travailler au pays », le slogan ne date pas d'aujourd'hui. « Déplacez-vous », proclamait Raymond Barre. « Vous verrez du pays », et les jeunes perdront leurs racines ! Les jeunes de 1983 ne l'entendent pas de cette oreille. Vivre et travailler au pays, garder ses amis, c'est plus qu'important. L'espace-région le prouve. Tout le contraire d'un espace vert, ou d'un espace désert !

Au-delà des images toutes faites, l'espace expose les mille richesses méconnues des régions. De la Bretagne à l'Alsace en passant par la Provence... la culture n'est pas reléguée dans les livres d'histoire. Les jeunes travailleurs la font vivre au quotidien. A l'espace-région, la pêche bretonne, la potasse alsacienne, les santons de Provence et la bière du Nord font bon ménage !

Le tour du monde en deux jours — plus vite que le Concorde — voilà le clou du Festival. Les jeunes travailleurs immigrés (10 % des jocistes sont des musulmans — qui n'abandonnent pas pour autant l'Islam) ont été très nombreux à participer à ce rassemblement : jeunesse operaria, Young workers, Arbeiter jugend, la Jeunesse Ouvrière du monde a rendez-vous les 21 et 22 mai à La Courneuve ! Du Mali au Québec, de Paris à Madrid, son cœur bat au même rythme saccadé de la précarité de l'emploi et du chômage, de l'incertitude des lendemains. La crise de l'emploi sévit à l'échelle mondiale et les réponses dépassent nos frontières.

Pendant deux jours, de nombreuses délégations JOC d'Autriche, d'Allemagne, du Lu-

xembourg, d'Italie, d'Espagne, du Portugal... bien d'autres encore échangeront avec tous ceux qui passeront pour découvrir la vie, la réalité ouvrière de ces pays, le chômage et leurs luttes pour vivre sur deux pieds. L'espace international sera donc un lieu de paroles et de débats sur des problèmes :

- l'emploi lié à l'immigration,
- les droits des immigrés en France,
- l'emploi dans les pays peu industrialisés (Mali),
- le problème de la double nationalité.

Divers organismes tels que le C.C.F.D. (Comité Catholique Contre la Faim et pour le Développement), le M.R.A.P. (Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples) apportent leurs expériences et leurs compétences.

Au chapiteau international, les chiffres parlent. Sait-on que les immigrés en France ont contribué à construire :

- 33 logements sur 100
- 22 automobiles sur 100
- 90 kms d'autoroute sur 100.

Grâce aux immigrés, le niveau de vie des Français a augmenté de 25 % en 20 ans. Voilà des chiffres révélateurs.

Briser les barrières, c'est également éviter de faire cavalier seul. Les animateurs du Festival dont l'organisation est une réussite et qui a bénéficié du concours sympathique des chanteurs F. Lalanne et B. Deraine, ont marqué leur volonté de ne pas faire bande à part. Voici la liste des organisations et mouvements invités :

La C.G.T., C.F.D.T., P.C.F., P.S., P.S.U. Jeunesse de la Mer, Action Catholique Ouvrière

(A.C.O.), Action Catholique des Enfants (A.C.E.), Centre de formation et d'échanges internationaux (C.F.E.I.), Relais Accueil, Témoignage Chrétien, M.R.A.P., C.C.F.D., les Editions Ouvrières, Tourisme et Travail, M.J.C.F., M.J.S., C.N.L., C.S.C.V., Jeunesse Indépendante Chrétienne Féminine (JICF), Action Catholique Indépendante (ACI), Chrétiens en Monde Rural (CMR), Mouvement Rural de la Jeunesse Chrétienne (MR JC), Jeunesse Etudiante Chrétienne (JEC), JOC d'Europe, Mouvement Mondial des travailleurs Chrétiens (MMTC), Mission Ouvrière, Pastorale des migrants, Mission de France, Jeunesse Indépendante Chrétienne (JIC), CSF.

Un pari évangélique

Quelques jours avant ce week-end, dans un interview au journal La Croix (20 mai 83), Jocelyne Moisan, 25 ans, bibliothécaire, vice-présidente de la JOCF, s'exprime sur ce sujet :

*« Si on a des choses à dire,
des propositions à faire,
c'est au nom de notre foi,
Cela apparaîtra particulièrement
dans trois moments :
la célébration, le dimanche matin ;
la parole de foi du Mouvement
l'après-midi
pour dire comment des gars et des filles
ont fait l'expérience de Dieu, du Christ,
à travers une souffrance, une colère,
un espoir exprimés ;
et un débat*

— « Croire aujourd'hui » —
avec 300 ou 400 personnes.

...Ce n'est quand même pas mince
d'organiser un tel débat
avec des jeunes.

On parlait de défi social ;
là, ce serait plutôt un pari évangélique.

...C'est aussi un défi
lancé à l'Eglise tout entière.
Cette jeunesse de 1983 est en mutation :
on ne peut plus lui proposer la foi
comme hier.

...Nous tenons à dire
que nous sommes dans l'Eglise,
mais que chaque groupe
doit pouvoir vivre de façon originale
sa spécificité.

Nous méditons sans cesse
cette phrase du Symposium
de Toulouse,
avant le Congrès eucharistique
de Lourdes :

« La diversité peut vivifier
là où l'unité risquerait de scléroser ».
En proposant une célébration,
en expliquant à tous ces jeunes,
souvent sans aucun passé chrétien,
pourquoi elle est essentielle pour nous,
on peut dire que nous vivons
l'audace missionnaire ! ».

Un aumônier de la JOC, rencontré après le
Festival, affirmait : « Je participe d'une ma-
nière assidue à tous les rassemblements de
la JOC. Le Festival 83 demeure pour moi

une étape très importante dans l'histoire du
mouvement. J'y ai découvert une maturation
profonde. Cette année, les 18-25 ans prédo-
minent en nombre sur les adolescents. Plus
qu'autrefois, la JOC a l'audace d'annoncer
les couleurs, de proclamer sa spécificité,
son identité chrétienne. Ce souci était omni-
présent à ce week-end de Pentecôte ». Gla-
nons quelques expressions riches de sève
évangélique :

Tout d'abord, d'entrée de jeu, devant M.
Mauroy et M. Krasucki, on n'a pas peur de
révéler ses motivations fondamentales :

« On se bat pour « faire »
de ce Festival,
l'occasion d'une rencontre
et d'un échange constructif,
l'occasion d'une fête.

On se bat enfin et toujours
pour que hommes et femmes
aient la vie en abondance.
C'est notre foi qui nous anime
et qui nous fait croire
que la vie est plus forte que la mort.
C'est notre foi qui nous fait croire
que la jeunesse est l'avenir du monde.

Nous croyons à ce monde
que Dieu nous appelle à construire
de nos propres mains,
de toutes nos mains
tendues et solidaires.

Malgré les difficultés, les échecs,
nous croyons au jour
où l'arc-en-ciel de la fête
bousculera la grisaille de notre vie.

*Nous croyons qu'un jour,
l'homme ne sera plus un loup
pour l'homme,
mais un frère, un ami ».*

La parole de foi du dimanche après-midi fait germer, à travers souffrances, colère et révolte, une lueur d'espoir qui se symbolise par l'arc en ciel. Cette image fort suggestive vient en contraste avec les murs évoqués au début de cette chronique.

*« Regarde, l'arc-en-ciel
transforme tout.
Il dépasse les frontières...*

*C'est vrai, pour la première fois
depuis longtemps,
j'ai pu prononcer le mot amour
sans avoir honte.*

*Tiens, l'autre jour un copain me disait :
« Celui qui aime est né de Dieu ».
C'est drôle.*

*Il a même ajouté :
quand on aime ça change toute la vie ;
on commence à croire aux autres.
Je ne sais pas pourquoi, j'ai retenu ça ?
En tout cas, aujourd'hui,
j'ai envie d'embrasser la vie,
les mille couleurs de l'arc-en-ciel.
Je respire enfin.*

*Imagine,
j'ai recommencé à écrire, à lire,
à déconner, à m'éclater, à vivre.
Bon sang d'bon soir,
qu'est-ce que c'est donc cet arc-en-ciel ?
L'arc-en-ciel, c'est...*

*c'est... des couleurs,
couleur embauche,
couleur transports gratuits,
couleur amitié, couleur rire.*

*L'arc-en-ciel, c'est toi,
c'est nous, chacun y a mis sa couleur.*

*L'arc-en-ciel, c'est...
le Festival tout entier.*

On aura jamais fini de le peindre.

*Oui, mais c'est formidable,
il ne peut être que de plus en plus beau.
On le bâtit avec notre punch,
notre courage, nos réussites.*

*Moi, cet arc-en-ciel
me donne des frissons.
Il m'envahit, m'éblouit,
comme un spot reçu en pleine gueule ».*

Les orages et la pluie ont détrempé la pelouse et transformé en bournier la « petite vallée » au pied du lieu de la célébration. Les jeunes se regroupent donc sur le flanc de la colline pour avoir un peu les pieds au sec, ce qui crée un intervalle entre la table eucharistique et la foule. Malgré cet handicap, provoqué par les conditions atmosphériques, « l'élément central du Festival, dit un témoin, fut la célébration. Un temps fort travaillé, peaufiné, rythmé par les proclamations courtes et précises. Un des thèmes majeurs fut celui des « mains », mains qui construisent et qui animent, mains abîmées et écrasées. L'objectif des animateurs était net ; il faut passer la rampe, atteindre le plus largement possible tous ces jeunes ici rassemblés. Pour ce faire, on a travaillé une expression liturgique articulante brutalement

le vécu et la foi. Des témoignages très typés sont ponctués par une litanie très frappée « Dieu sauve-nous ». Dans cette ligne, la densité humaine présentée à l'offertoire, fait également appel à des références scripturaires, essentiellement à des versets de l'Évangile ».

On remarque aussi quelques têtes blanches. Ceux et celles qui, en 1937, en plein front populaire, ont fêté le 10^e anniversaire de la J.O.C. au Parc des Princes, sont venus prendre un bain de jouvence. Sans eux, les jocistes de la cuvée 1983 ne seraient pas ce qu'ils sont. Le Père Herbulot, évêque de Corbeil et président de la commission épiscopale du monde ouvrier préside cette eucharistie. Les concélébrants sont des prêtres qui ont consacré leurs ministères à l'évangélisation de la classe ouvrière ; parmi eux un prêtre ouvrier. Pour distribuer le pain eucharistique, ils quittent le podium et s'en-

lisent dans la gadoue. Quand elle veut rejoindre un peuple, l'Église est obligée de traverser le marécage.

Quand on célèbre l'eucharistie, on aime bien — et cela est très normal — être rassemblé, se sentir en proximité physique et spirituelle. Les jeunes étaient un peu dispersés, assez éloignés les uns des autres et de l'autel. Mais, à la réflexion, cette célébration n'est-elle pas plus fidèle à notre manière habituelle et quotidienne de vivre la foi et l'Église. Ces jeunes de la classe ouvrière, comme beaucoup de croyants aujourd'hui, « pataugent » dans la boue de l'expérience humaine. Ils ont les pieds dans la glaise. Souvent, là où ils vivent, ils sont éparpillés, en tant que témoins de Jésus-Christ. Être chrétien en 1983 n'est-ce pas tenter de vivre la communion sur un sol qui nous colle aux semelles et dans une diaspora qui crée la distance ?

XIII^e Rencontre Nationale

de l'A.C.O. —

Un invité : Jacques PELLETIER

Marseille

les 13, 14, 15 mai 1983

Impressionnante cette immense Salle des congrès, pleine à craquer des mille délégués et des nombreux invités venus de France et d'au-delà des frontières. Que de têtes inconnues ! Mille hommes et femmes ! Mille visages différents ! Des anciens certes, mais beaucoup de jeunes ! Ils étaient venus délégués par des milliers d'autres.

Première rencontre nationale depuis que la gauche a pris le pouvoir. Devant la tribune, une banderole : « SUR LES CHEMINS DU CHANGEMENT, PARTAGEONS NOTRE ESPERANCE »... Voilà pour le décor... L'ambiance fut riche de tant de diversités, d'expressions, de chants, et d'une même foi partagée et célébrée...

Un invité, ...se tait et.. écoute...

J'ai écouté attentivement le long défilé de ceux et de celles qui livrent les réflexions de leurs équipes, de leurs secteurs ou régions, exprimant accords et désaccords, souvent des questions. Alors là, il est bon de se faire son petit cinéma dans sa tête. Imaginer le pays, la région où vit celui qui parle. Quand un délégué de l'Ariège s'exprime, il part d'une situation économique et ecclésiale autre que celle du porteparole de la région nantaise, de Strasbourg ou du Massif Central. Etre à l'équipe centrale de la Mission de France, peut aider la compréhension. En effet, on a une moins

mauvaise connaissance des réalités locales. Il est plus facile de tenir compte des situations d'églises fort différentes. Les pays et les arrière-pays sont si variés... Là aussi il y a des riches et des pauvres.

En septembre prochain, l'A.C.O. publiera un compte rendu complet de ces trois journées. Aussi, je vais tenter de livrer quelques observations, sans plus de prétention.

Un invité, ...écoute et... écrit...

Des notes prises au fil des expressions des délégués sont souvent subjectives. Il est difficile de tout retenir. Certaines petites phrases font « tilt ». Il y a les formules à l'emporte-pièce. Certaines expressions laissent deviner que tout n'est pas facile. Exprimer en un temps limité ce qui fait la vie de tous les jours avec ses luttes et ses déceptions est une rude épreuve.

Que retenir de ces heures d'écoute ? Pourquoi pas, livrer en vrac quelques-unes de ces phrases-clés, même si elles sont tirées de tout leur contexte :

- « Notre responsabilité de croyant est bien au-delà de la vie ouvrière, au-delà de la lutte à mener ».
- « C'est Jésus Christ qui rassemble et non les organisations ouvrières en tant que telles ».
- « Nous ne transportons pas Dieu dans nos valises ».
- « Nous n'avons pas à apporter un Dieu venu d'ailleurs. Jésus Christ nous précède. L'Esprit de Dieu nous attend ».
- « Si nous n'avons pas à sacraliser les organisations ouvrières, c'est cependant

par elles que se fera la libération des travailleurs ; car la classe ouvrière est pour nous chemin de conversion ».

- « Nous avons besoin d'un approfondissement théologique qui prenne en compte Jésus Christ au cœur des luttes, sans annexer ni Jésus Christ, ni la classe ouvrière ».
- « Dans la rencontre avec les indifférents ou les non-croyants, nous découvrons nos limites pour exprimer notre foi au Dieu de Jésus Christ ».
- « Une foi qui ne se partage pas est une foi sans avenir ».
- « Comment pouvons-nous inventer un langage de masse pour exprimer notre foi ? ».
- « Le contentieux Eglise et classe ouvrière existe toujours. Comment pouvons-nous nous situer dans la mission de l'Eglise pour que cette Eglise ait un véritable visage ? ».
- « Quelle coresponsabilité possible entre évêques, prêtres et laïcs ? ».
- « On va vers une église sans prêtres, et nous ne disons rien ».
- « Après tout, construire l'Eglise fait aussi partie de la mission ».

Des mots sont parfois revenus : « un virage de l'ACO ? », « recentrage ? », « décrochage » vers un acte de foi plus personnalisé... N'y a-t-il pas un risque de « ghetto » ?...

Et bien des interrogations sur la manière dont l'on tient compte du « vital » de la classe ouvrière. Quel souci de prendre en

compte les évolutions de la société capitaliste ? des nouvelles techniques et technologies ? Quelle place faite aux militants, sympathisants ou adhérents au P. C. F. ? Comment reste-t-on « ancrés » dans la réalité ouvrière ? Marque-t-on assez le « choix de classe » ?

Un invité, ...essale d'apprécier...

Pour préparer cette rencontre, les membres de l'ACO avaient mis le paquet. Les responsables ont tout mis en œuvre pour que les échanges soient le plus démocratiques possible. MARSEILLE m'est apparu comme un MOMENT au cours d'un débat qui ne s'est pas clos avec le départ des délégués. SIX grandes questions avaient été retenues de ce travail collectif.

- 1. La place de la révision de vie en A.C.O.
- 2. Oui en A.C.O. ?
- 3. La responsabilité originale de l'A.C.O.
- 4. L'Évangile interroge et apporte quelque chose de neuf.
- 5. Une pratique de masse dans les partages de foi.
- 6. Liens avec d'autres communautés d'Eglise.

Sur chacune de ces questions, deux approches différentes étaient exprimées à la tribune. Le terme de « courants », hâtivement employé, risque d'être excessif et de durcir le débat. Il semble qu'il s'agit plus de nuances que d'oppositions. Il s'agit de sensibilités que l'on pourrait caractériser ainsi, sans schématiser : l'une met l'accent

sur le « VITAL » de la classe et des organisations ouvrières, alors que la seconde semble accorder plus d'importance à la mission de l'A.C.O., comme proposition de Foi... Puis les délégués votaient.

Le numéro de « TMOIGNAGE » de JUIN, N° 318, en rend compte et fournit les résultats de chaque vote. Cela vaut la peine de s'y reporter.

Que dire, sinon que la question N° 2, par exemple, semblait importante au cœur de ce débat. En quelque sorte, il s'agissait de savoir à « quelle hauteur il était souhaitable ou possible de mettre la barre » pour faire partie de l'A.C.O. Certains ont exprimé leur crainte de voir le mouvement « perdre de sa vigueur » s'il ne veillait pas scrupuleusement au contenu de conscience de classe de ses militants. Un délégué s'est même laissé aller à dire : « Si le nombre est le seul critère, l'A.C.O. deviendra vite insipide ». D'autres pensent, au contraire, que tout travailleur peut trouver sa place en son sein, qu'il ne s'agit pas de regrouper uniquement des super-militants... Il y a eu les votes, mais, à mon avis personnel, la question n'est pas tranchée. Il ne semble pas que l'assemblée tenait à le faire. Peut-être par simple réalisme ? Là encore, les contextes économiques, et ecclésiastiques des divers régions m'ont paru sous-jacents à l'expression de ces sensibilités, tributaires de pratiques locales.

Un invité, ...gamberge un peu...

Je me suis senti à l'aise dans pas mal d'expressions sur la manière de tenter de

vivre la foi au cœur des réalités de la vie ouvrière. J'y retrouvais des longueurs d'onde qui nous sont familières :

— Nous ne pouvons être engagés sans être partie prenante d'une idéologie. Le contraire relèverait du rêve ou de l'angélisme. D'autre part, le discours ecclésial n'est pas non plus exempt d'une idéologie non avouée. Tout ce qui a été dit sur le lien, et la distance entre idéologie et foi nous préoccupe également. Et dans cette ligne, le dialogue et la recherche entre chrétiens et marxistes sont loin d'être achevés.

— A multiples reprises, j'ai été sensible au désir profond de porter l'Espérance au cœur des luttes quotidiennes dans le banal et la dureté de la condition ouvrière. J'ai également communiqué au souci, maintes fois exprimé, d'inscrire un signe évangélique au milieu des plus exploités. Ces « impératifs » évangéliques consonnent avec les orientations de notre dernière assemblée générale.

— Le compagnonnage de tous les jours avec des indifférents ou des non-croyants, avec des hommes d'une autre culture ou d'une autre Foi, tels que les musulmans, me semble le creuset le mieux adapté pour forger un langage de foi compréhensible et une parole recevable.

Quoi d'étonnant à toutes ces convergences, pour ne pas dire toutes ces connivences ? Ne sommes-nous pas situés sur le même terrain. Ne prenons-nous pas à bras le corps la même dure réalité de la vie ouvrière et l'âpreté des combats à mener dans ces temps de crise économique. De même nous sommes passionnés par

l'annonce d'une Bonne nouvelle offerte à tous.

**Pour finir, un invité,
...se pose aussi des questions...**

Pourquoi l'A. C. O. quand elle parle de ses partenaires privilégiés dans ce travail « apostolique » fait-elle si peu de place à ce qui est vécu par les prêtres-ouvriers ? D'autant plus qu'un certain nombre d'entre eux assument des responsabilités d'aumôniers en son sein ? Ne sont-ils pas eux aussi des travailleurs à part entière, attelés à une même tâche ?

Comment, sans pour autant se relancer dans des structures lourdes à faire vivre, nouer ou re-nouer des dialogues entre tous ceux qui risquent-le-meilleur d'eux-mêmes pour le service de l'Évangile, pour construire une Église qui prenne en compte les réalités de la classe ouvrière ?

En participant à cette rencontre, j'ai eu conscience de ne pas y être en mon nom propre, mais d'y être au titre de ce que les membres de la MISSION DE FRANCE vivent dans les luttes des travailleurs de France et des pays du TIERS MONDE. Par contre, les impressions que j'ai livrées n'engagent que moi. Et, si en concluant, il m'est permis d'exprimer un souhait, je dirai : puisse cette 13^e rencontre de MARSEILLE, nous donner le goût de chercher ENSEMBLE comment, là où nous sommes, et tels que nous sommes, nos CHEMINS au service commun de la foi et de l'espérance peuvent se joindre.

*une Eglise
exposée
et
consciente
de
sa fragilité
à l'unisson
d'un peuple
fier
et
souffrant*

Eric Brauns, traducteur.

ANDALOUSIE...

Le texte de la page 36 est une contribution à la Semaine de Théologie qui s'est tenue à Malaga en juillet 1982 sur le thème :

« Théologie et Libération de l'Andalousie ».

L'ensemble des exposés et débats ont été publiés dans un numéro spécial de la revue « Mission Ouverte » (Mision Abierta, octobre 1982).

Les partenaires invitants à cette semaine étaient principalement : Mission del Sur, Communautés Chrétiennes Populaires, Fraternité Ouvrière de l'Action Catholique, J.O.C. d'Andalousie, Mouvement Rural d'Action Catholique.

Parmi la richesse des interventions, nous avons choisi de traduire celle de José-Maria Castillo, théologien jésuite et professeur à Grenade.

Echos d'un voyage

Eric Brauns.

Après avoir traversé la Castille et l'Extrémadure qui grelotaient en ce mois de février, nous sommes arrivés à Séville le soir. Une brève halte sur le quai du Guadalquivir en face de la « Tour de l'Or » pour respirer un air déjà printanier et retrouver le chemin de l'histoire partout tracé. C'est ici, à nos pieds, au bord du fleuve, qu'ont accosté dès le début du 16^e siècle les caravelles chargées des trésors d'Amérique : dans cette tour construite par les Maures, se sont accumulés l'or et l'argent d'un empire qu'enviait à l'Espagne le reste de l'Europe. De cette immense richesse dilapidée, ne subsistent que des pierres fort belles et une communauté hispanique de langue qui s'étend au-delà des murs. Mais quel contraste entre la splendeur passée et la pauvreté présente, tantôt discrète, tantôt inconvenante ! La nuit tombée, Esteban nous accueille à la sortie de la messe du mercredi des Cendres ; son village, c'est Aguaduño, dans l'Est de la province de Séville. Retrouvailles fraternelles d'un ami que nous connaissons depuis quatre ans déjà. Après un précédent voyage, Michel Blondeau avait présenté dans la LAC ces réalités d'Andalousie qu'il avait découvertes avec François Pichon et Bernard Turquet grâce à nos amis de là-bas (1).

Dès le lendemain, nous sommes invités à participer à la réunion de l'équipe à laquelle appartient Esteban. Ils sont sept, tous attachés à une paroisse du secteur, très différents les uns des autres, mais tous également proches de leur peuple. Enrique est adjoint au maire de son village mais, en fait, se retrouve avec la plupart des responsabilités municipales. Il travaille comme salarié quand il y a besoin d'un coup de main. Antonio a la charge entière de ses vieux parents impotents : sa pauvreté et sa simplicité sont à elles seules un témoignage. Dans le même village d'Antonio, et travaillant avec lui, vit Pepe, laïc, camionneur, marié et père d'une petite fille ; l'évêque voudrait en faire un diacre, mais lui-même hésite et craint d'être prisonnier des seules fonctions du culte. Joaquim vient, à sa demande, d'arriver sur le secteur : il vient d'un gros centre urbain et interpelle l'équipe sur ses choix. Esteban, notre hôte, outre sa paroisse, travaille à la récolte des olives.

(1) L.A.C. n° 81, mars-avril 1980 : « Les autres Espagnols ».

vient chaque année dans le midi pour les vendanges et met le reste de son temps au service de « Mision del Sur », ce collectif dont nous reparlerons, des Communautés Chrétiennes Populaires, et d'autres groupes encore.

Enfin, il y a le « tandem » Miguel-Diamantino qui sont comme Marthe et Marie. Miguel, doyen d'âge de l'équipe, tout en étant curé, a été ouvrier boulanger, puis il a travaillé dans un super-marché. Diamantino qui vit avec lui est souvent sur les routes : il travaille à la campagne des olives, émigre pour les vendanges en France et consacre sa peine au S.O.C. dont il est le président, le syndicat des ouvriers agricoles. Miguel et lui s'occupent de deux villages.

La réunion d'équipe commence par une méditation et un partage sur les textes du dimanche : la tentation de Jésus au désert. Exigeante, l'équipe se retrouve ainsi chaque semaine pour prier et échanger. Le questionnaire, ce jour-là, portait surtout sur les aspects suivants : le point des engagements et recherches de l'équipe, ses différents liens ecclésiaux, l'engagement aux côtés des gens comme « lieu » de la mission, etc.

L'équipe s'est beaucoup interrogée sur son travail réel de construction de l'Eglise locale : quelle communauté promouvoir ? quels regroupements des gens rechercher sans les couper de leurs préoccupations quotidiennes ? Après 15 ans de présence dans le coin pour certains, on se demande comment rendre possible ce qui a été fait avec les adultes pour les générations suivantes qui n'ont ni la même mémoire, ni les mêmes aspirations ? Comment évangéliser à partir d'une religiosité populaire encore très forte et sans se situer nécessairement contre elle ? Qu'est-ce que le prophétisme aujourd'hui ? L'Espagne vit en ce moment des changements profonds à un rythme accéléré. Franco est mort en 1975 ; la transition balbutiante vers la démocratie a duré sept ans et depuis octobre 1982, les socialistes sont au pouvoir. L'Andalousie a reçu son autonomie et s'est donné un gouvernement socialiste. Pendant 40 ans, la répression, la censure, la suspicion indiquaient en quelque sorte d'elles-mêmes quels étaient les gestes prophétiques : il en coûtait de parler de justice, de résister en paroles et en actes. Dans le climat actuel de tolérance généralisée, d'indifférence et de dépolitisation, quels peuvent être les nouveaux gestes prophétiques inspirés par l'Evangile ?

Actualisant le récit des tentations, un des membres de l'équipe a dit que pour lui la tentation la plus forte était de désertier l'utopie parce qu'elle devient plus lointaine, de ne plus viser que le possible, l'accessible, ce que le sens commun peut saisir. La tentation serait de s'abandonner au raisonnable, à un étroit réalisme, sans plus compter sur la force radicale d'une espérance.

Car les changements sociaux et politiques, pour importants qu'ils soient, n'ont pas remédié aux maux terribles dont souffre le peuple andalou.

Un peuple toujours laissé pour compte

La situation économique du pays est toujours aussi alarmante et la liberté politique n'a guère de sens pour ceux qui n'ont pas droit au travail et sont pris à la gorge par des besoins économiques élémentaires non-satisfaits. Voici quelques exemples, ponctions dans une plaie d'injustice générale.

LEBRIJA, province de CADIZ, a 4 328 habitants dont 1 500 en chômage ; 16 propriétaires détiennent 7 700 ha sur les 40 000 ha de la commune. BOLULLOS, même province, 3 150 habitants : 5 500 ha de terres cultivables dont le « seigneur Marquis » possède 2 200 ha. Le reste est partagé sur 715 exploitations de moins de 1 ha et 1 200 de 1 à 5. Le latifundisme se porte bien et sous lui essaie de survivre un minifundisme. Certaines propriétés foncières atteignent la moitié des terres d'un village. Elles sont à peine mises en valeur et certains secteurs sont laissés volontairement en friche comme terrains de chasse pour des propriétaires qui viennent tirer la perdrix deux fois l'an. L'Andalousie, paradis cynégétique ! Vestiges féodaux d'une époque où les souverains récompensaient les nobles par des fiefs. Les Anglais aidèrent les Espagnols à bouter Napoléon hors de la péninsule : ainsi apprend-on que cette splendide oliveraie qui ondule à l'infini est l'une des possessions d'un certain Duc de Wellington...

Le peuple ne reste pas les bras croisés face à cette spoliation criante : il réclame la terre en même temps que la liberté. Pendant notre visite, des marches de journaliers agricoles sans emploi eurent lieu dans certaines provinces. Le 19 février, 40 chômeurs sont partis à pied vers Cadiz distante de 180 kms pour se faire entendre. Le 9 mars, une centaine de travailleurs se sont enfermés dans l'Eglise de St Joseph Artisan à Madrid. Des délégations, tous syndicats confondus, harcèlent le gouvernement régional pour qu'il tienne ses promesses. Le pouvoir socialiste a nommé une sorte de « médiateur » national auquel on a donné comme titre « défenseur du peuple » ; c'est une personnalité politique courageuse qui a reçu les doléances des représentants de ces milliers de sans-emploi, condamnés à ne rien faire au milieu d'une terre si riche accaparée par quelques puissants.

L'unique emplâtre inventé jusqu'ici est ce fameux « emploi communautaire » dont Michel Blondeau avait déjà parlé dans la relation de son premier voyage. De quoi s'agit-il ? Les maires des villages reçoivent une subvention pour fournir 4 jours par semaine du travail aux chômeurs. Théoriquement, ces subsides devraient permettre aux familles de survivre et aux municipalités de mener à bien des travaux d'aménagement des villages. En réalité, les quelques travaux possibles ont été vite terminés : construction de réservoirs pour l'eau, pavement des trottoirs, réparation des chemins, plantations d'agrément, etc. De vrais travaux d'intérêt public

auraient nécessité un financement beaucoup plus important. Alors on imagine la suite, les prétendus travaux sont devenus des tâches absurdes, humiliantes : récuperer les rues de terre, arracher sans outils l'herbe des fossés, déplacer les ordures d'un endroit dans un autre, etc. Rarissimes sont les occasions où l'on a trouvé un travail digne, par exemple à MALAGA où l'on emploie 300 chômeurs sur les chantiers de fouilles archéologiques.

Partout, à 9 h du matin, nous avons croisé des scènes que ne peut rendre aucun discours. Nous prenions le petit-déjeuner dans un bar à Aguadulce : il y avait là une vingtaine de femmes et de jeunes filles en train de bavarder et théoriquement en train d'accomplir l'emploi communautaire. Il faisait froid dehors et au lieu de stationner dans le vent en attente d'un travail inexistant, elles étaient venues se chauffer là. La journée pour elles, ce serait cette exaspérante inaction. A l'entrée d'un autre village, autour d'un feu, un groupe d'hommes qui fument ou tapent le carton : ils se sont mis à l'abri d'un mur pour se protéger du vent, mais aussi comme pour se cacher un peu des regards des enfants et des rares hommes qui vaquent à leur travail. Dans l'immense église d'Enrique, nous sommes tombés par hasard sur une petite assemblée de femmes qui s'étaient réunies là avec leur tricot, en attendant que les heures passent. L'emploi communautaire est une farce car il n'y a pas de travail à faire. Il faut faire acte de présence 16 jours par mois pour gagner 909 francs : chaque famille ne peut envoyer que deux membres au maximum. Juste de quoi se maintenir en vie avec l'humiliation en plus. Car qui dira la honte de ces hommes et de ces femmes, jeunes ou adultes, qui ont travaillé temporairement au moins, obligés à la passivité ou à des occupations dégradantes sous les yeux de la communauté ?

Alors, il y a des actes de révolte, de désespoir : des occupations de terre d'où on est délogé par la garde civile comme on expulse des maraudeurs. On brûle des machines qui rendent la main-d'œuvre inutile. Ou encore, on occupe des locaux administratifs. Un jour, nous avons appris que huit personnes, des hommes de 25 à 35 ans s'étaient retranchés dans la mairie d'un village voisin. Que s'était-il passé ? Simplement, lassés de venir quatre jours entiers à l'emploi communautaire, de passer dans l'oisiveté matin et après-midi, ils avaient fait la proposition suivante : ne venir que les quatre matinées à condition d'y avoir réellement quelque chose d'utile à faire et s'engageant à y travailler effectivement, afin d'éviter d'être là durant ces longues heures inoccupées sur la place et offerts en spectacle aux passants. Durant deux semaines, ils avaient participé de cette façon aux équipes mais à la fin de la quinzaine, au lieu de huit journées dues, ils n'en avaient reçu que trois. Le maire, autorité toute-puissante dans la répartition des indemnités, n'avait rien voulu entendre de leurs raisons. Nous sommes allés les voir : depuis

trois jours ils étaient là dans un hall ouvert à tous vents, sans lumière, leurs paillasses rangées le long d'un mur, nourris par une partie de la population solidaire. On a serré des mains, on a chanté un chant d'espoir, puis on s'est quitté. La fierté des travailleurs ne peut pas être piétinée sans provoquer des sursauts dérisoires peut-être, mais pleins de grandeur.

De plus en plus, les secteurs les plus combattifs de la population andalouse aboutissent à cette conclusion qu'ils se refusent d'ailleurs à accepter : l'économie mondiale laisse sur ses marges un certain nombre de régions condamnés à la stagnation. Sud du Portugal, Andalousie, Midi italien sont des zones sacrifiées que l'ensemble de la communauté économique préférera maintenir en vie par des aumônes plutôt que de les mettre en valeur. L'avenir, pour ces populations, ne serait autre que celui d'assistés permanents, contraints à mendier régulièrement leur viatique comme un pourboire arraché furtivement à la prospérité générale. Manifestement, la résistance à ce « partage » inique du développement est déjà née : l'enjeu est simplement celui de la dignité humaine.

Des communautés ecclésiales surgies dans la lutte

Le pays est marqué par le souvenir vivant de luttes séculaires et cette geste des combats du peuple a soudé les groupes d'hommes et de femmes. Dans une histoire où l'on est au coude à coude pour survivre, l'Évangile n'est pas resté une parole neutre, un discours insipide : ou il a été confisqué par les puissants, ou il a ranimé la braise des révoltés. On bute à chaque pas sur les traces de déchirements. Dans chaque village, par exemple, il y a un monument aux morts de la guerre civile, en général le plus près possible de l'église, mais il ne recense pas tous les morts : la pierre ne porte que les noms de ceux qui sont tombés du « bon » côté, c'est à dire dans la croisade franquiste, « morts pour Dieu et pour l'Espagne ». Les autres, les loyalistes ou républicains, n'ont pas de stèle. Or, longtemps après la fin de la guerre, on fusillait encore dans ces villages : fugitifs qui rentraient chez eux, anciens syndicalistes, libéraux dénoncés alors que la délation était encouragée. Antonio se rappelle, enfant, des charrettes d'hommes et de femmes emmenés près du cimetière... Il y eut 200 et 400 exécutions dans presque chaque gros village. Le souvenir de tous ceux-là est gravé dans la chair du peuple, de manière plus indélébile que sur le marbre.

Autres lettres de sang... A LOJA, un bourg de la province de Grenade, vers 1850, une véritable jacquerie de paysans de la région a tenu tête à une armée moderne. Aujourd'hui ne subsiste apparemment que le mausolée du général NARVAEZ,

baptisé « l'épée de Loja », qui écrasa la rébellion dans un épouvantable massacre. Là aussi, la mèche fume encore. Parce qu'elle est scandaleusement belle et riche, l'Andalousie est l'enjeu de folles convoitises et son peuple doit sans cesse l'arracher à ceux qui voudraient s'en emparer à leur seul profit. Cette revendication élémentaire des enfants d'un pays à qui l'on dénie le droit de chérir leur terre, Esteban s'en fait le porte-voix avec tous les dons de poète qu'il a reçus. Nous étions un soir avec lui à ARCHIDONA de la province de MALAGA. Le nom de la ville est déjà évocateur : « ARCHI-DONA », cela veut dire à peu près « la plus haute dame », « la super-femme ». Imaginez un piton rocheux, comme une tête dressée vers le ciel. Au bas de la pente, blotties comme des broderies blanches au creux d'un tablier, les maisons se serrent autour de la place octogonale de briques roses. A mi-hauteur, la muraille mauve comme la fraise tuyautée sur le cou d'un grand d'Espagne. Nous arrivons là-haut, au sanctuaire. L'édifice dans lequel nous entrons était au 11^e siècle une mosquée ; les chrétiens y ont installé la Vierge avec son Fils, mais à peu près rien n'a changé. C'est un haut-lieu d'où l'on peut voir trois des huit provinces andalouses. Dehors, de la pointe de l'éperon de pierre, nous contemplons un instant le couchant tourmenté. La belle terre bistre s'étend entre les reliefs avec, ici ou là, une ferme chaulée qui scintille presque. Quelques labours, quelques pétales neigeux d'amandier, des arpens de vigne et le moutonnement, vert comme une eau, des oliviers à perte de vue. Partageant notre émotion, Esteban nous prend à témoin : « Comment ne pas aimer cette terre et ne pas donner de soi-même pour qu'y règne plus de justice ? » Durant huit siècles, les arabes ont vécu ici, coexistants avec juifs et chrétiens. Les rois catholiques injustes et jaloux, ont chassé les communautés musulmanes et juives : comme si tout homme qui s'éprend de l'Andalousie devait perdre la raison et n'avait de cesse d'en devenir le maître abusif et absolu.

Les luttes ont laissé un tissu solidaire, terrain fertile pour les communautés évangéliques. Les liens ecclésiiaux forment un réseau dense. Il y a d'abord « Mision del Sur » (Mission du Sud) qui se donne pour objectif de mettre en lien les prêtres, les religieuses et les religieux qui, en Andalousie, travaillent dans une ligne missionnaire. L'équipe d'Esteban fait partie de ce collectif. Mision del Sur, d'après les termes dans lesquels elle se présente, « veut offrir à ses membres des occasions de connaissance mutuelle, la possibilité de confronter expériences, soucis et inquiétudes, de mener une recherche commune sur les questions qui se posent à tous ». Ils sont ainsi passés de quelques-uns il y a 4 ans à 200 aujourd'hui, travaillant dans les quartiers ouvriers, le monde rural, les paroisses, les hôpitaux, l'hôtellerie et l'enseignement. Chaque été, ils se retrouvent à MALAGA pour une semaine de réflexion avant que bon nombre d'entre eux ne bouclent leur valise

pour partir à la vengeance avec les gens de leur village. Cette année, le thème de leur rencontre se répartira en six points : mission. et expérience de foi ; mission et solidarités humaines ; les droits de l'homme dans l'Eglise ; qu'est-ce que faire Eglise ? ; vivre l'Evangile parmi les marginaux ; vivre la mission au sein de l'Eglise réelle. Nous aurons sans doute écho de leur questionnement au forum de juillet prochain.

De petites fraternités existent, groupant trois ou quatre religieuses : elles nous ont offert l'hospitalité et partagé leurs soucis. Au milieu des gens, parfaitement insérées dans la population, elles logent en appartement ou même dans une habitation troglodyte, si c'est le type de maison commune du village, comme à BACOR. A Archidona, elle travaillent dans une structure d'enseignement radio-diffusé et d'alphabétisation, contribuant à la promotion culturelle dans les campagnes. A Loja, l'une travaille dans la confection comme beaucoup de femmes de la zone, les autres sont institutrices dans les écoles rurales. Outre leur travail, elles se consacrent à la catéchèse des adultes, à la pastorale, à des groupes de jeunes (et de moins jeunes) réfléchissant à partir de la « théologie populaire ». Célibataires ou mariées, religieuses ou laïques, les femmes jouent un rôle décisif dans la vie des groupes ; elles créent des liens, animent les rencontres, font circuler les informations, réveillent les courages abattus. Leur énergie, leur réalisme, leur espérance se rencontrent partout et ce n'est pas littérature que de dire qu'elles sont les nouvelles « colonnes » de l'Eglise.

La solidarité entre les pauvres, l'affrontement à une réalité plus qu'ingrate ont provoqué le jaillissement de petites communautés croyantes qui se sont nommées ici « Communautés chrétiennes populaires ». Le phénomène avait commencé au temps de Franco, lorsque l'espérance d'une nouvelle société rejoignait chez les chrétiens toutes les attentes ouvertes par le Concile. Depuis lors, le mouvement s'est amplifié dans toute l'Espagne, prenant une physionomie particulière dans chaque région. En Andalousie, ces communautés se sont coordonnées, elles ont un petit bulletin de liaison. Il y a des communautés de quartier à la périphérie des villes et des communautés rurales. Regroupant chaque semaine une quinzaine de croyants, leur projet est double : réfléchir et partager les engagements sociaux, syndicaux, politiques ou culturels des membres, relire et célébrer sa foi à partir de ces combats. Tous les participants des communautés chrétiennes populaires ne sont pas militants, mais au départ au moins, les chrétiens se rejoignent naturellement à partir de leurs engagements au service des hommes. La conférence épiscopale espagnole a voulu prendre en compte ces réalités nouvelles et les aspirations dont elles sont le signe visible. Le 15 mars 1982, les évêques écrivaient : « Nous reconnaissons comme un signe de l'action continue de l'Esprit-

Saint et comme une réalité pleine de joie et d'espérance, l'apparition dans l'Eglise actuelle de nombreux groupes de chrétiens à taille humaine qui cherchent à vivre et à célébrer leur foi en communauté, à stimuler leur engagement envers le monde et à être ainsi dans leur milieu un signe de la présence salvatrice du Christ ressuscité au cours de l'histoire, en imitant et en suivant l'exemple des premières communautés chrétiennes » (1). Certes, le document comporte aussi deux pages très critiques relevant les tentations et les déviations qui guettent les groupes de chrétiens. Mais les évêques acceptent aussi les critiques qui leur sont adressées quant aux failles de certaines institutions. L'important est leur accueil des communautés : « Les petites communautés chrétiennes représentent l'une des expressions de la vie de l'Eglise. En tant que communautés de baptisés qui se réunissent pour partager et célébrer leur foi et leur engagement envers l'Eglise et envers le monde, elles ont le droit fondamental d'être reconnues comme membres à part entière du diocèse : une citoyenneté ecclésiale analogue (...) à celle des paroisses, institutions ou organismes pastoraux de l'Eglise locale ».

Il est vrai que pour soutenir leur jeunesse et leur vitalité, les Communautés chrétiennes populaires en Andalousie ont trouvé un outil et un allient correspondant à leurs besoins, à savoir la dite « Théologie populaire ». Depuis 4 ans, une modeste équipe de théologiens de Grenade s'est mise au service du peuple chrétien en fournissant des matériaux pour la réflexion des communautés et en recevant en retour toute la richesse des questions et des expressions des quelques 6 000 croyants qui sont touchés. Bel exemple d'échange fécond : avec des moyens extrêmement modestes, toute une Eglise est irriguée d'Evangile. Voici comment les initiateurs du projet le présentent eux-mêmes : « La théologie populaire, ce n'est pas une théologie de la libération dans sa version andalouse. Les thèmes de la théologie populaire, ses questionnaires, veulent être un instrument au service d'une réflexion théologique populaire en communauté. Ainsi le peuple se rendra lui-même capable d'adopter une position commune à partir des décisions et options personnelles de chacun. Par conséquent, la finalité spécifique, ce n'est pas de « faire de la théologie » mais plutôt de « réaliser la communion » à travers des communautés. Le contenu des fascicules de Théologie populaire est l'Evangile, le message de Jésus, à partir d'une grille libératrice, écartant l'interprétation spiritualiste, moralisante, légaliste ou purement politique. Nous voulons présenter l'Evangile comme ce qu'il est : une bonne nouvelle pour le peuple. Mais, attention ! par la théologie populaire nous n'avons pas la prétention de faire une théologie en marge de la foi de l'Eglise ; et encore moins contre cette foi. Le seul but que nous visons, c'est d'aider les chrétiens, surtout les gens les plus humbles, à mieux

(1) Texte dans la Documentation Catholique du 20 juin 1982 (n° 1832).

comprendre et à mieux vivre leur foi en Jésus Christ, dans l'Eglise, avec l'Eglise et pour l'Eglise ».

Le témoignage éclatant que nous avons reçu de la vie réelle de cette Eglise du peuple a été notre participation à la rencontre dominicale des communautés d'un arrondissement de la province de Malaga. Vers 11 h, sous un soleil de moins en moins timide, les participants commencent à arriver : ils représentent environ une dizaine de communautés. Ils sont salariés agricoles, maçon, facteur, manœuvres, instituteurs et institutrices. L'assemblée a lieu dans une chapelle-école au bord d'un hameau, devant la campagne. Les ménages sont venus avec les enfants qui jouent ensemble un peu à l'écart. Le thème du jour est la conversion. Après la liturgie de la Parole et un partage où la plupart se sont exprimés avec gravité, nous nous répartissons en carrefours pour un examen de nos engagements et la recherche de ce qui devrait être une réforme permanente de notre vie communautaire. C'est l'ouverture du Carême, de la montée vers une Pâque libératrice. A la fin des échanges, la table a été dressée avec le panier que chacun a apporté et c'est un vrai bouquet des fruits du terroir dont tous s'approchent : olives préparées selon toutes les recettes imaginables, charcuteries, « tortillas » variées, salades, oranges, etc. C'est haut en couleurs, en saveurs comme repas généreux et fraternel. La parole s'avive et crépite joyeusement. Dehors, sur la cour, on chante, on danse des « sevillanas », on frappe dans les mains, la guitare accompagne. Vers 16 h, on rentre dans la salle commune pour entourer la table du Seigneur ornée de fleurs. Tout a été balayé et préparé pour la célébration de notre communion. Un psaume, une homélie brève, la prière eucharistique bien rythmée dite par tous, un cantique jailli des cœurs passionnés et enfin le pain et la coupe qui vont de mains en mains. On sent que dans ce recueillement, ce sérieux et cette allégresse si proches dans l'âme andalouse, se forge un peuple vrai. « Ecoute-nous, Père, par Jésus Christ ici présent : nous nous appelons ton Eglise, un peuple en marche. Nous avons une histoire, un vaste passé d'ombres et de lumières. Nous te le demandons, ouvre devant nous ton avenir : libère-nous de toute notre richesse, de toutes nos sécurités qui nous retiennent esclaves de nous-mêmes et rend-nous assurés en ta pauvreté. (...) Fais de nous ton Peuple vrai, O Père : Peuple des Béatitudes, libre comme le Fils de l'Homme, fort de sa force de communion, sans que nous cherchions jamais à nous imposer ou à réclamer des droits, accueillant tous ceux qui veulent construire un monde nouveau. Alors ton nom sera glorifié dans le Christ ton Fils ».

Après la célébration, le don mutuel de la paix, on écoute les nouvelles et on se sépare. Presque tous, en repartant, iront témoigner leur solidarité avec les chômeurs qui occupent la mairie d'Alameda dont nous avons parlé. Au plus fort de cette journée qui a passé trop vite, nous étions une soixantaine.

Contradictions et floraisons

Ces aperçus discontinus d'une courte visite ne peuvent nous laisser sur l'impression d'une misère exhubérante et glorieuse comme affectionnent les marchands de tourisme, du style « lèpre parmi les fleurs ». Justement, on vient de lancer une campagne à Malaga pour recenser les lépreux. Les médecins ont déjà, sans succès, tenté d'alerter l'opinion sur la malnutrition et les déficiences graves qu'elle entraîne chez les enfants de la région. A Bacor (1000 habitants) où les maisons sont des grottes basses et humides avec la porte pour seule source de lumière, le téléphone est à 9 kms. A côté de l'anecdote, il y a les obstacles structurels massifs et écrasants : sur place, on ne peut trouver que 50 jours de travail par an dans l'olive et encore, pas pour tout le monde. L'émigration permanente vers le reste de l'Europe est désormais fermée. La migration intérieure vers l'hôtellerie ou les agrumes est limitée. Environ 100 000 Espagnols viennent en France pour la vendange, les fruits et les légumes ; mais cette migration saisonnière est menacée par la mécanisation. L'étranglement qui est à l'horizon encourage des pratiques d'exploitation et des soumissions collectives. Voici un village : tous les habitants valides sont en Lot-et-Garonne de mai à octobre. Sur place, ils sont à la merci du contre-maitre recruteur, le capataz, payé par les employeurs français qui, soit dit en passant, possèdent toutes les terres de chasse du coin. Colonisation, pas morte !

Tout ne va pas pour le mieux dans la conscience populaire. Dans la proximité angoissante du malheur, la religiosité obscure renaît de plus belle. Au sanctuaire d'Archidona, les murs rutilaient d'ex-votos tout neufs pour conjurer le destin amer. Les confréries de semaine Sainte font recette et l'image doloriste du Christ souffrant, vaincu, resurgit de plus belle. On déserte une Eglise qui s'est par trop compromise, mais dans le même temps, on se voue aux pratiques magiques pour se protéger des échéances tragiques et si proches. Tous les chrétiens authentiques que nous avons croisés en huit jours s'accordent pour constater un repli sur soi, une régression vers l'individualisme et l'indifférence. Alors que le futur s'annonce sous les traits d'une pauvre survie inacceptable, beaucoup s'adaptent simplement. Aux obstacles politiques, économiques ou de mentalité, s'ajoutent encore les relations difficiles entre ces divers courants et la hiérarchie catholique. Que d'incompréhensions, parfois même de mépris, entre les pasteurs et les fidèles !

Il faut du courage et de l'amour surtout pour ramer à contre-courant : nous avons vu comment fraternellement s'épaulent des chrétiens, comment leur confiance dans le Christ leur donne des ailes. Plus les obstacles sont graves, plus l'Esprit du Ressuscité est provoqué à l'ingéniosité. Nous pouvons témoigner des signes

d'espérance tangibles. Dans 151 paroisses d'Andalousie, qui éditent ensemble leur feuille du dimanche, est apposée cette affiche pour la semaine Sainte : « La communauté ressuscite à travers la passion des pauvres ». On connaît l'affirmation du Synode de 1971 qui proclame que l'annonce de l'Évangile et le combat pour la justice sont étroitement liés. Cette corrélation est vérifiée par tous en Andalousie : un Évangile sans justice est chose morte et recours désespéré, un combat sans le Christ est une lutte sans joie et sans fraternité. Avant de conclure cette relation maladroitement et grandement incomplète de l'accueil de nos frères andalous, on peut reprendre la louange spontanée entendue au cours d'un partage : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits » (Mt 11, 25).

Seule une Église consacrée et consciente de sa fragilité, à l'unisson d'un peuple fier et souffrant, peut être capable d'une semblable écoute émerveillée.

Chrétiens participant à la Semaine Théologique et Libération de l'Andalousie, tenue à Malaga du 27 au 31 juillet, nous souhaitons communiquer à notre Eglise et au Peuple andalou ce qui suit :

1. Nous appartenons à un peuple qui a exprimé dans la religion la plus grande part de ses angoisses et de ses espérances, les traduisant par une débordante richesse artistique, grâce à son imagination créatrice et à l'ampleur de ses problèmes.

Nous respectons ces manifestations religieuses de notre Peuple et en même temps nous voulons faire prendre conscience que le Dieu des chrétiens est le Dieu de la vie et du bonheur, non celui de la mort et de la souffrance, comme pourrait nous le suggérer à première vue notre Semaine Sainte.

Nous ne pouvons tolérer que les classes dominantes utilisent les symboles de Dieu, du Christ et de sa Mère, pour maintenir le Peuple dominé et opprimé. Nous avons à transformer ces manifestations religieuses en célébrations des progrès, des victoires et des aspirations de notre Peuple, et à éviter qu'elles ne servent qu'à faire oublier et à adoucir les défaites et les peines que les ennemis du Peuple nous imposent afin que nous les supportions mieux.

Nous dénonçons tant de manipulations religieuses si graves qui ont dissimulé au peuple la force authentiquement révolutionnaire du message du Christ, en le faisant dévier de son chemin de libération.

2. Nous lançons un appel à tous les secteurs et groupes de notre Eglise afin qu'ils reviennent à Jésus et qu'ils restituent au peuple son Evangile : « Bonne Nouvelle pour les pauvres et libération des opprimés » réalisant le temps de grâce et de justice que Jésus annonça à Nazareth dans le changement social de notre présent andalou. Nous ne voulons pas que notre Eglise, ni nos églises soient le refuge des conspirations contre le Peuple, mais qu'elles soient le lieu de célébration et de communion de ceux qui sont en train d'accomplir le projet de Dieu parmi les hommes en suivant le chemin de Jésus-Christ.

Nous voulons que notre Eglise andalouse cesse d'avoir peur d'appeler les choses par leur nom, se prononçant clairement contre les injustices que subit le peuple, en commençant par demander pardon pour ses complicités ouvertes ou dissimulées dans les souffrances séculaires du Peuple Andalou.

3. *En tant que chrétiens andalous, nous saluons avec joie le premier gouvernement autonome que le peuple a élu dans sa majorité, confiant en lui l'espérance d'un changement réel dans la vie de ses hommes et de ses femmes, aussi bien pour ceux de l'intérieur que pour ceux qui ont émigré, en vue d'une plus grande justice dans la culture, la liberté, le travail, la santé et le bien-être.*

Nous sommes disposés à appuyer tous les efforts que ferait notre gouvernement socialiste dans cette direction et à exiger de lui fidélité au Peuple qui l'a élu lorsque nous estimons que les pressions des couches dominantes pèsent plus que les besoins des couches dominées.

Concrètement, nous voulons insister sur la nécessité de procurer en Andalousie plus d'instruction et une meilleure instruction afin que nous puissions tous exprimer mieux notre culture, rendant au peuple la parole qui lui a été volée durant des siècles.

Nous réclamons l'égalité dans l'enseignement pour tous avant la liberté des quelques-uns qui en jouissent toujours.

Nous collaborons à toutes les initiatives qui rechercheront des solutions à la tragédie du chômage, pensant que si les solutions du passé sont déjà inefficaces, il faudra inventer de nouvelles formes de convivialité et d'organisation sociale auxquelles tous nous ayons part et grâce auxquelles nous vivions en contribuant au service de la collectivité, sacrifiant les intérêts égoïstes et anti-solidaires.

Nous pensons que nous ne pourrons pas avancer en Andalousie vers une société nouvelle en laissant intacte la scandaleuse et injuste répartition de la terre. Une Réforme Agraire continue d'être nécessaire et urgente bien que son contenu doive être négocié par tous ceux qui sont intéressés au progrès social de notre Peuple.

La terre appartient à tous et doit servir à tous ; telle serait la traduction actuelle des vieux mots de la Bible : « Toute la terre est mienne », dit le Seigneur. Il n'y a pas d'arguments religieux pour justifier la propriété privée de la terre, c'est-à-dire la propriété qui prive la majorité d'un bien qui est à tous. Les droits des dépossédés, ceux-là sont sacrés, et non les privilèges des héritages injustes.

Nous continuerons à être attachés à la libération de notre Peuple andalou, luttant dans les diverses organisations existantes, leur apportant la force de l'Évangile — bonne nouvelle pour les pauvres — dont nous continuerons à chercher à faire une réalité dans notre terre andalouse.

L'Eglise et la libération

José Maria Castillo

Je vais commencer par formuler deux questions qui vont me servir comme point de départ pour ce que je vais dire dans cette conférence. Première question : quel rôle joue l'Eglise dans le processus de libération de notre peuple ? Deuxième question : quel rôle devrait jouer l'Eglise dans ce même processus de libération ? Il s'agit donc de savoir ce que fait l'Eglise dans cette affaire qui nous préoccupe tant ; et ce que cette même Eglise devrait faire.

Evidemment la seconde question présuppose déjà que d'une certaine façon, l'Eglise ne fait pas tout ce qu'elle devrait faire en faveur de la libération du peuple. Et il en va ainsi effectivement comme nous allons le voir dans un instant. Pourtant, je crois que dans cette question nous devons procéder avec le maximum de prudence. Parce que le problème est plus complexe qu'il ne peut paraître à première vue. C'est pourquoi, afin d'avancer avec prudence et ordre, je vais commencer par donner quelques précisions sur ce que j'entends par Eglise et par libération, afin de voir ensuite la relation qui existe, ou qui devrait exister, entre les deux.

L'Eglise

Lorsque nous utilisons le mot « Eglise », il importe absolument de préciser, dans la mesure du possible, ce que nous désignons par là. Car, en réalité, ce mot peut désigner des choses très différentes, comme par exemple l'autorité hiérarchique, le clergé, l'organisation ecclésiastique, les catholiques, l'ensemble de tous les croyants et encore beaucoup d'autres choses qui peuvent se traduire par le terme « Eglise ». De là, l'ambiguïté de nos affirmations lorsque, parfois, nous parlons de ces choses sans préciser les concepts.

C'est pourquoi, afin de ne pas tomber dans ce vice de l'ambiguïté, je commencerai par dire que lorsque je parle d'Eglise ici, j'entends ce terme au sens que lui a donné le concile de Vatican II, de « ceux qui regardent avec la foi vers Jésus auteur du salut, principe d'amitié et de paix, Dieu les a appelés, il en a fait l'Eglise, pour qu'elle soit, aux yeux de tous et de chacun, le sacrement visible de cette unité salutaire » (L.G. 9,3).

Par conséquent, lorsque je parle ici d'Eglise, je me réfère à l'ensemble de tous ceux qui croient en Jésus. C'est dire que j'utilise le mot « Eglise » en un sens large. Exactement comme le fait le Concile de Vatican II. De telle sorte que par ce mot je ne me réfère pas seulement aux catholiques mais de façon plus générale à tous les croyants en Jésus le Messie sauveur des hommes.

Pour cela, lorsque je me référerai à d'autres réalités, par exemple à l'autorité hiérarchique ou à l'organisation ecclésiastique, je le ferai remarquer expressément. Car c'est uniquement de cette manière que nous pourrons nous entendre avec la précision requise.

Pour le reste, il me semble que, dans toute cette affaire, nous ne nous affrontons pas seulement à une question de terminologie ou de clarté dans les mots, mais bien à quelques choses de plus profond qui touche à nos croyances elles-mêmes. Je veux dire ceci : le cléricisme et l'anticléricisme se donnent la main sur un point, celui de considérer que l'Eglise, c'est le clergé. Dès lors, quand les cléricaux et les anticléricaux parlent de l'Eglise, en fait ils parlent des clercs. Ainsi, quand un cléricale affirme que l'Eglise ordonne tel comportement, ce qu'il veut dire en réalité c'est que la hiérarchie ecclésiastique commande telle ou telle chose. Et lorsqu'un anticléricale affirme que l'Eglise ne doit pas faire de politique, ce qu'il déclare en fait, c'est que les curés ne peuvent pas pencher en faveur de tel parti politique, surtout lorsque ce parti est de gauche. Ainsi, pour la même raison, lorsque quelqu'un dit : « Moi, mon pote, je me fous pas mal de l'Eglise », ce qui est plus certain, c'est qu'il veut dire qu'il n'en a rien à foutre des clercs, des curés, des bonnes sœurs et assimilés. Ce qui signifie que celui qui se fout de l'Eglise va, la main dans la main, avec cléricaux et anticléricaux. Car, en définitive, tous sont d'accord sur une chose : ils assimilent l'Eglise au clergé, ils réduisent l'Eglise au seul statut cléricale. De là vient que les défauts et limites du clergé sont les maux et limites de l'Eglise. On prend la partie pour le tout. Et on attribue au tout ce qui n'est que défaut d'une partie. Et alors, ce qui arrive, c'est que notre relation à l'Eglise finit par être inévitablement déformée, perturbée, altérée sûrement et parfois, il est même possible qu'elle reste radicalement impossible.

D'autre part, il me semble que tout ce mécanisme est beaucoup plus fréquent que nous ne l'imaginons. Et c'est pourquoi il me paraît également que ce mécanisme agit en nos pensées, paroles et actions beaucoup plus que nous ne le pouvons certainement soupçonner. De là, l'énorme difficulté et même le dégoût que nous ressentons à parler de l'Eglise. De là, en grande partie, le caractère problématique de nos réflexions à son propos. Ce qui arrive, c'est que peut-être continuons-nous à être enfermés

dans les vieux moules du cléricisme ou de l'anticléricisme qui ont fait tant de mal à l'Eglise. Et à nous aussi, certainement. Du reste, ce n'est pas le moment d'analyser les racines profondes du cléricisme, de l'anticléricisme et sûrement aussi du « je m'en foutisme » ecclésiastique. Cependant, il me semble important de signaler ici que si ces différentes attitudes se donnent la main dans leur manière de parler de l'Eglise, au fond c'est parce qu'elles correspondent aux mêmes racines qui expliquent et justifient cette manière de parler. En dernière instance, il s'agit des mêmes mécanismes de dépendance et d'agressivité. Tout homme est agressif à l'égard de ce dont, en fait, il dépend. C'est dire que tout homme est agressif vis-à-vis de ce dont, en fait, il ne s'est pas libéré. Et cela me semble extrêmement important pour ce que nous sommes en train d'aborder non seulement dans cette conférence, mais toute cette semaine. Car tout cela revient à dire que s'il y a tant de gens, cléricaux et anticléricaux, qui projettent leur agressivité et leur dépendance contre l'Eglise, au fond tout est dû certainement à ce que l'Eglise n'a pas été pour eux un instrument de libération, mais tout le contraire. Ou, à tout le moins, on peut dire que le clergé n'a pas été instrument libérateur. De là vient la situation confuse, tendue et difficile, que nous rencontrons fréquemment lorsque nous parlons de l'Eglise ou que nous affrontons les problèmes ecclésiastiques. Et il est certain que ce que je dis des cléricaux ou anticléricaux peut être appliqué pour une bonne part aux indifférents vis-à-vis de l'Eglise, car l'indifférentisme est également, à sa façon une réaction agressive vis-à-vis de l'Eglise. Il me semble que beaucoup de ceux qui disent se passer de l'Eglise, dans le fond ne peuvent se passer de clergé, mais réagissent agressivement contre ce dont ils n'ont pu se libérer.

Il m'a paru important de dire ces choses, non pas seulement pour savoir exactement de quoi nous parlons quand nous abordons des thèmes relatifs à l'Eglise, mais, en outre, pour nous rendre compte des raisons pour lesquelles nous disons ce que parfois nous disons, lorsque nous traitons de ces questions.

La libération

Ce que j'ai indiqué auparavant concernant le mot « église » me semble pouvoir être dit également pour une bonne part du mot « libération ». Car, dans ce cas comme dans le précédent, on prend assez fréquemment la partie pour le tout. C'est-à-dire que l'on parle de la libération, alors qu'en réalité nous nous référons à des aspects limités et partiels de ce qui proprement mérite le nom de libération. Ainsi, il y a des gens qui se montrent agressifs contre la théologie de la libération parce qu'en fait, ils prennent pour la libération ce qui n'en est rien d'autre que l'un de ses aspects partiel et limité. C'est pourquoi nous allons commencer par éclairer le concept.

Le théologien de la libération, comme Gustavo Gutierrez, préviendrait qu'il y a au moins trois niveaux de signification du mot « libération » qui s'interpénètrent réciproquement :

1. Libération signifie, en premier, lieu, les aspirations des classes sociales et des peuples opprimés et souligne l'aspect conflictuel du processus économique, social et politique qui les oppose aux classes dominantes et aux peuples riches.
2. Plus en profondeur, la libération apparaît comme une exigence du déploiement de toutes les dimensions de l'homme. La conquête progressive d'une liberté réelle et créatrice, qui conduit à une révolution culturelle permanente, à la construction d'un homme nouveau, vers une société qualitativement différente.
3. Enfin, en son sens le plus radicale et le plus profond, on comprend la libération en son sens surnaturel ou théologique : en tant que le Christ sauveur libère l'homme du péché, racine dernière de toute rupture d'amitié, de toute injustice et oppression, et le fait authentiquement libre, c'est-à-dire le fait vivre en communion avec lui, communion qui est le fondement de la

plus profonde fraternité humaine (G. Gutierrez, *Théologie de la libération*, Salamanca, 1972, pp. 68-69) (1).

Cela dit, il me paraît important de rappeler aussi ce qu'indique le même Gustavo Gutierrez : lorsque nous parlons de ces trois niveaux, il ne s'agit pas de trois processus parallèles ou qui se succèdent chronologiquement. Au contraire, il s'agit d'un processus unique et complexe, qui est enraciné dans le socio-économique, passe par l'humain, et débouche sur la dimension transcendante de l'homme. Mais il embrasse ces trois choses de telle manière qu'il pousse en réalité les trois vers l'avant depuis le début, soudées en un même et identique processus qui étreint toute la personne, en tant qu'être individuel, en tant qu'être social et en tant qu'être transcendant.

Cela étant, étant donné l'amplitude et la complexité de ce que représente la libération, on comprend parfaitement qu'il y ait des gens qui s'effraient ou s'irritent à ce propos du moment qu'ils n'entendent pas le mot dans toute sa signification. Car si la libération se réduit au socio-politique, il est clair que les « spirituels » s'effraient et s'irritent lorsqu'on aborde la question. Et, à l'opposé, si la libération se limite seulement au spirituel et au religieux, alors il est logique que ceux qui se fâchent, ce sont les « sociaux ». Dans un cas comme dans l'autre, il s'est produit la même erreur : on a pris la partie pour le tout. Et on a attribué au tout les défauts ou limites de la partie. Nous sommes donc en face du même phénomène que celui qui se produit pour le mot « Eglise ». Et comme pour ce mot surgissent immédiatement les réactions d'affrontement et de rejet.

Pour cela, je veux clairement souligner que lorsqu'ici je parle de libération, je prends ce mot dans la plénitude de son sens le plus complet : libération socio-politique, libération culturelle, libération du péché en ses conséquences non pas seulement humaines mais aussi transcendantes. En sorte que ces trois dimensions confondues constituent la libération au sens théologique,

(1) En français : G. Gutierrez, « *Théo. de la Libération* », Edition Lumen Vitae. Bruxelles, 1974, p. 52.

c'est-à-dire au sens où nous en parle la théologie de la libération. Mais ces explications sont insuffisantes pour comprendre exactement ce qu'est et ce que signifie la libération. C'est pourquoi il me paraît important d'ajouter encore quelques nuances que je considère comme nécessaires.

Et la première nuance, c'est de dire qu'une chose est la libération et autre chose le développement. Les théologiens de la libération n'ont pas cessé d'insister sur ce point. Parce que c'est important. Le développement, en effet, consiste à transférer le modèle des pays dits « développés » aux pays en voie de développement, afin que ces derniers soient conformes aux premiers. Autrement dit, ce à quoi l'on tend c'est que les pays pauvres arrivent à ressembler aux pays riches et opulents. Voilà en quoi consiste l'idéal du développement. Or cela implique que l'on transfère aux pays pauvres non seulement le développement technique et le progrès industriel mais, tout aussi bien, la volonté de profit et de pouvoir qui caractérise les pays dits développés. Ce qui veut dire que l'industrialisation et la technologie se mettent au service d'un projet de domination et de possession. Et alors la contrepartie inévitable est la dépendance, l'exploitation. Voilà ce qu'en réalité on veut imposer aux pays pauvres quand on leur parle de développement. Et je crois qu'il est extrêmement important qu'en Andalousie nous soyons très lucides sur ce point, sans nous laisser tromper par le « statut d'autonomie » et par les discours dont nous gratifient les politiciens. L'Andalousie ne possède pas, ni ne possèdera, d'autonomie économique. L'Andalousie n'a pas, ni n'aura, de vraie autonomie culturelle. C'est pourquoi l'Andalousie vit et va continuer à vivre dans une situation de dépendance. De sorte que ce à quoi dans le meilleur des cas nous pouvons aspirer, de ce point de vue, c'est à un niveau déterminé de progrès dans le développement, ce qui revient à parler d'un niveau déterminé de dépendance, mais absolument pas à un niveau déterminé de vraie liberté et de libération.

De ce fait, en Andalousie, il y en a qui pensent à des projets

inversement subversifs (J.C. Scannone, *Théologie de la libération et praxis populaire*, Salamanca 1976, pp. 139-142). Il s'agit, dans ce cas, de ces projets qui prétendent subvertir l'ordre établi, mais de telle manière que, en fait, ce qu'ils cherchent, c'est à l'inverse. Ce que l'on recherche, pour parler clairement et sans phrases, c'est « retourner la crêpe ». Mais c'est alors avec la même crêpe que nous nous retrouvons. Autrement dit, nous continuons avec le projet qui se fonde sur le profit et le pouvoir, ce qui est justement le plus radicalement opposé à la libération. Car n'oublions jamais que la libération ne consiste pas à échapper à un maître pour se livrer à un autre, mais à se libérer de la volonté de domination elle-même, pour rendre vraiment possible une société fraternelle libre et libératrice. La libération nous apparaît alors, non comme un simple changement de régime, mais comme la fin de tout régime établi sur la domination de quelques hommes sur les autres. Telle est la question essentielle que nous avons toujours à garder présente à l'esprit.

L'Eglise et la libération

J'ai entamé cette conférence en disant que lorsqu'il s'agit d'établir la relation correcte entre l'Eglise et la libération, il faut se rendre compte que cela constitue un problème plus complexe que ce qui semble à première vue. Et la raison de cette complexité réside en ce que, dans cette affaire, il y a en même temps des aspects tout à fait positifs et d'autres tout à fait négatifs. Car la même Eglise est, à la fois, agent de libération et frein aux processus authentiquement libérateurs. C'est pourquoi, afin de procéder avec ordre et clarté en cette matière, je vais diviser cette troisième partie de ma conférence en deux paragraphes : dans le premier, je parlerai de l'Eglise comme facteur de libération ; dans le second, j'aborderai l'aspect négatif de la question, autrement dit, je parlerai de l'Eglise en tant que frein aux processus vraiment libérateurs.

Aspect positif

Si nous entendons par Eglise l'ensemble de ceux qui croient en Jésus — ce que j'ai énoncé au début de cette conférence — alors nous rencontrons un fait bien clair, que jamais nous ne devrions oublier, à savoir : que la théologie de la libération est née dans l'Eglise, et que même on peut dire qu'elle est née de l'Eglise ; Car sont croyants en Jésus, donc membres de l'Eglise, les théologiens, les évêques, les prêtres, les laïcs qui ont élaboré cette théologie. Pourtant cela n'est qu'une question seconde dans le thème qui nous occupe. La théologie de la libération est née dans l'Eglise, car l'Eglise nous a conservé et transmis l'Evangile. Ce qui veut dire que si nous-mêmes aujourd'hui, nous pouvons penser et parler sur cela, si nous pouvons faire des projets sérieux en relation à la théologie de la libération, cela n'est possible, entre autres raisons, que parce que nous sommes membres de l'Eglise. Autrement dit, nous sommes membres de la grande institution qui, au long des siècles et à la dimension de tous les peuples, a gardé dans le monde la foi en Jésus, car elle a conservé l'Evangile et le message de Jésus.

Mais cela nécessite une explication. J'ai dit que l'Eglise nous a conservé et transmis l'Evangile. Cela signifie simplement que dans l'Eglise on a conservé la lettre écrite de certains livres qui finalement sont parvenus jusqu'à nous. En ce sens, il serait faux de dire qu'on a conservé ces livres dans l'Eglise. On les a conservés dans le monde et dans l'histoire. Comme on a conservé tant et tant d'œuvres littéraires de l'antiquité. Mais l'Evangile et le message de Jésus, ce n'est pas essentiellement un livre. L'Evangile, c'est essentiellement une vie, inspirée, animée et dirigée par l'Esprit de Jésus. Et c'est cette vie qu'on nous a conservée dans l'Eglise, la vie qui est venue jusqu'à nous par le moyen de l'Eglise et qui à présent rend possibles en nous la préoccupation et l'intérêt que nous avons pour une vie et une société qui deviennent cohérentes avec l'Evangile. Tout cela ne s'est pas conservé et n'aurait pu être conservé dans les livres.

Tout cela a été conservé parce qu'il y eut toujours dans l'Eglise des croyants en Jésus qui ont vécu cette vie et se sont efforcés de la communiquer aux autres. En ce sens-là il convient de dire parfaitement que c'est l'Eglise qui a rendu possible la théologie de la libération.

Or cela entraîne une conséquence extrêmement importante, à savoir : si nous voulons être fidèles au projet authentique de la théologie de la libération, nous devons être également fidèles à l'Eglise et à notre attachement à l'Eglise. Je ne veux pas dire par là que l'Eglise aurait le monopole des projets libérateurs. Ce serait faux de dire cela et même stupide. Prenez en compte que je ne parle pas de projets libérateurs en général, mais que je me réfère concrètement au projet que présente la théologie de la libération. Et j'affirme que si nous voulons être fidèles à ce projet, cela ne peut être qu'à base de fidélité à l'Eglise, demeurant en elle, en dépit de ses défauts et contradictions nombreux. Plus, il ne s'agit pas de rester à l'intérieur de l'Eglise, quoi qu'il arrive, comme celui qui n'a pas d'autre issue. Au contraire, il s'agit d'être en elle avec joie et bonheur. Car nous sommes intimement persuadés que, de la même façon que les générations passées de croyants ont rendu possible que la cause de Jésus nous parvienne, de cette même façon, nous aussi, nous allons prolonger la cause de Jésus dans l'espace et le temps. Et nous allons faire que cette cause continue d'être ferment de libération dans le monde et dans l'histoire.

D'autre part, je vois chaque jour plus clairement que ceux qui finissent par se passer de l'Eglise et par se mettre en marge par rapport à elle, finissent également par être marginalisés par la communauté chrétienne, en sorte que naissent des groupes plus ou moins marginaux parmi les croyants, des groupes plus ou moins pittoresques ou curieux, mais qui n'ont aucune influence spéciale sur l'ensemble de la population croyante. En raison de tout cela, ma première proposition concrète dans cette confé-

rence, c'est que les groupes et communautés chrétiennes réunis ici, devront examiner très à fond leurs attitudes et agissements en ce sens. Car il me semble qu'en cette matière, il y a sûrement des choses importantes à réviser et à corriger.

Aspect négatif

Avec ce que je viens d'indiquer, tout n'est pas dit de la relation entre Eglise et libération. Car il faudrait être aveugle pour ne pas voir le côté négatif de la question.

Je m'explique : l'Eglise n'est pas seulement l'assemblée de tous les croyants en Jésus Christ. L'Eglise est cela, bien sûr. Mais, en plus, l'Eglise est aussi une grande institution et une grande organisation qui fonctionne d'une manière déterminée et qui, précisément pour cela, engendre une série de conséquences importantes. Et c'est là, dans les effets de l'organisation, que se pose la part la plus délicate du problème que nous sommes en train d'analyser.

Pour expliquer ce que je veux dire, je commencerai par rappeler que dans l'Eglise la structure n'est pas la même chose que l'organisation. La structure est d'origine divine et, en tant que telle, immuable. L'organisation, sans aucun doute, est d'origine humaine et, par conséquent, non seulement peut être changée mais encore, elle doit parfois être changée, concrètement lorsque l'organisation prend le pas sur la structure, autrement dit lorsque ce que nous, hommes, avons institué dans l'Eglise porte tort à ce que Dieu y a établi.

Pour être plus concret, fait partie de la structure de l'Eglise qu'il y ait des ministres ordonnés en chaque communauté ecclésiale. A l'organisation de l'Eglise appartiennent les formes historiques et changeantes que dans le cours du temps, ont assumées ces ministres à l'intérieur de l'Eglise. Or, nous savons que, à partir du III^e siècle, les ministres adoptèrent une forme et

modalité décisives : ils se constituèrent en un corps d'experts ou de spécialistes religieux, de sorte que à partir de cette époque le centre de l'Eglise cessa d'être dans la communauté des croyants et commença à s'établir dans le nombre restreint des spécialistes ou experts, des clercs (comme on les appelle depuis ce moment). De la sorte, ces clercs devinrent les professionnels de la religion, les dirigeants, les organisateurs, les administrateurs et même ceux qui vivent de la religion car pour eux telle est leur profession. Mais, à partir du moment où survint ce changement, il s'est passé ce qui devait se passer. Je veux dire : comme il est bien connu, à partir du moment où une religion se spécialise, c'est-à-dire à partir du moment où son centre n'est plus désormais dans la communauté des croyants, mais dans un corps de spécialistes, alors commencent à se produire une série de faits qui conditionnent radicalement cette même religion. Concrètement, les spécialistes organisent une série de tâches, d'activités et d'institutions, qui à leur tour rendent nécessaires un plus grand nombre de spécialistes et bien sûr, de spécialistes toujours plus spécialisés qui de leur côté créent de nouvelles activités, et ainsi de suite. Dans l'Eglise catholique, nous savons qu'actuellement il y a plus d'un million et demi de spécialistes religieux qui dirigent des quantités énormes d'entreprises, d'organismes et d'institutions de tous types, depuis des institutions strictement religieuses comme les paroisses jusqu'à des organismes proprement séculiers ou profanes tels, par exemple, un centre de recherche astronomique ou une organisation financière et bancaire.

Cela étant, une organisation qui comprend cette quantité de fonctionnaires et ce nombre d'organismes de toutes sortes a besoin de beaucoup d'argent pour fonctionner. Elle a besoin, en outre, de vivre en bonne entente avec les pouvoirs publics. Elle a besoin, en définitive, de s'accommoder, dans la mesure du possible, du modèle de société qu'existe en chaque pays. Par là je veux dire que, quelle que soit la bonne ou mauvaise volonté des spécialistes religieux, c'est un fait que toute religion spé-

cialisée a besoin de beaucoup d'argent, beaucoup de pouvoir et beaucoup de prestige. De là provient le fait que la religion en question n'a pas d'autre alternative que de perdre son caractère prophétique et son rôle de dénonciation, et qu'elle se voit réduite à une simple organisation de services religieux à la disposition du public pratiquant.

C'est justement ce qui s'est passé et est en train de se passer dans l'Eglise en tant qu'organisation ecclésiastique et cléricale. Il est vrai que tout cela prétend se justifier par un tas de raisons divines et humaines. Mais la réalité pure et nue, c'est que l'organisation ecclésiastique en fonction de son niveau élevé de spécialisation, a perdu pour une grande part sa force prophétique et s'est convertie en une énorme organisation de services religieux.

Que peut faire, alors, l'institution ecclésiastique en faveur de la libération ? Evidemment elle pourra faire de grandes et généreuses déclarations en faveur de la liberté et de la libération de tous les hommes. Des déclarations aussi grandes et aussi généreuses que celles qu'ont l'habitude de faire les grands de la politique et les grands de la répression mondiale. Mais s'il s'agit de passer des déclarations verbales aux actes, aux prises de position définies, aux paroles concrètes et compromettantes, aux décisions risquées, alors n'espérons pas trop. Et ce n'est pas faute de bonne volonté. C'est plutôt faute de certaines conditions minimales d'organisation qui permettraient des possibilités concrètes et réelles, grâce auxquelles on pourrait se compromettre pour la liberté et la libération.

Je crois que tout le secret de la question se résume à comprendre que, seul peut intervenir comme agent de libération, celui qui est libre en vérité. Or, depuis que l'Eglise s'est spécialisée (au sens expliqué), depuis ce moment l'organisation ecclésiastique doit défendre des intérêts très puissants : des intérêts économiques, sociaux, politiques, etc... Mais il est évident que là où il y a de grands intérêts, il y a aussi de grands obstacles à

la liberté. Pour cela, l'institution ecclésiastique telle qu'elle est organisée, n'est pas, ni ne peut être libre face aux pouvoirs économiques, aux pouvoirs politiques établis, aux pouvoirs sociaux et ainsi de suite. Et si elle n'est pas réellement libre face à ces pouvoirs, il est clair qu'elle ne peut pas non plus intervenir comme agent de libération contre ces mêmes pouvoirs dont en grande partie elle dépend.

Mais le plus grave en cette affaire, ce n'est pas le fait en soi (le manque de liberté) mais bien les conséquences qui suivent de ce fait (de ce manque de liberté). Et on peut apprécier les conséquences facilement dans deux ordres de choses : d'abord dans l'ordre doctrinal ou des idées ; en suite, dans l'ordre pratique ou des actes.

Dans l'ordre doctrinal, la chose est claire : une institution qui n'est pas libre face aux pouvoirs de ce monde ne peut présenter clairement le message libérateur de la Bible. Car le message libérateur de la Bible est un message qui dénonce les pouvoirs de ce monde. C'est pourquoi une institution qui cherche à être en bonne entente avec ces pouvoirs n'a guère d'autre issue que de taire certaines choses et d'accommoder le message. Par exemple, l'Eglise institutionnelle dit que Dieu est avec tous les hommes. Ce qui est vrai. Mais ce qu'elle ne dit pas, c'est que Dieu n'est pas avec tous de la même façon. Car Dieu ne peut être de la même manière avec les riches et avec les pauvres, avec les oppresseurs et avec les opprimés. Les dirigeants ecclésiastiques ont l'habitude de se taire sur cette question. Et par là ils tergiversent avec le message libérateur de la Bible. Et ce que j'ai dit à propos de Dieu peut se dire également de Jésus et de l'Eglise elle-même. Si l'institution ecclésiastique entretient de profonds liens avec le grand capital mondial, comme cela a été révélé une fois de plus avec la désagréable « affaire » de l'I.O.R. et de la Banque Ambrosiano, comment va-t-elle dire aux capitalistes que leur Dieu est mensonge, que leur religion est une farce et qu'ils ne peuvent être dans l'Eglise comme y sont les pauvres et les malheureux de la terre ?

Et si du domaine théorique, nous passons au domaine pratique et au concret de la vie, alors la chose devient plus sérieuse. Car c'est un fait que l'institution ecclésiastique agit comme principe de légitimation des pouvoirs publics. Du moment où cette institution veut être avec tous, il résulte qu'elle les légitime tous, même dans le cas de ces pouvoirs qui sont brutalement répressifs. En ce sens, nous savons parfaitement que, avec une fréquence relative, les dictateurs et les responsables du massacre organisé dans le monde apparaissent devant les caméras de la télévision accompagnés de certains dirigeants ecclésiastiques ; ou bien même qu'ils apparaissent assistant à la messe et communiant. Il est clair qu'un geste de cette importance agit devant l'opinion publique avec plus de force que beaucoup de livres de théologie de la libération. Parce que c'est un geste qui a la force de légitimer religieusement certaines personnes ou certaines institutions de caractère politique, économique ou idéologique.

Pour tout cela on comprend que la théologie de la libération ait rencontré tant de problèmes, d'affrontements et de difficultés aussi bien en Amérique Latine qu'en Europe. Pour cette raison, on comprend aussi que les mouvements de libération ont dû être souvent des mouvements plus ou moins marginaux par rapport à certains secteurs de l'organisation ecclésiastique.

Pour terminer, la conclusion de mon discours est très claire : à la lumière de tout ce que nous avons dit, il apparaît évident que l'alternative vraiment libératrice doit venir des mouvements de base, des petits groupes, des communautés du peuple. Et cela pour une raison bien simple : parce que c'est seulement dans ces mouvements, groupes et communautés, qu'est vraiment possible une liberté réelle et effective devant les pouvoirs constitués, devant les pouvoirs répressifs qui agissent dans notre société. Pour cela, c'est uniquement à partir de l'espace humain que constituent ces groupes et mouvements qu'est vraiment possible une pensée radicale, ce qui revient à dire une pensée vraiment libératrice.

Jean Vinatier

Dans le flot des livres aperçus chez un libraire, ou dont nous lisons les recensions dans les journaux ou revues, que retenir alors que nous avons peu de temps pour lire ? Je répondrai volontiers : celui ou ceux qui élargissent nos horizons et nous ouvrent encore plus à nos frères. J'en signale ici quelques-uns : il y en a sûrement d'autres.

Deux livres qui nous apprennent « à manger » joyeusement la Parole de Dieu

● « L'apocalypse », Donatien Mollat, Ed. du Cerf.

S'il est des livres pour temps de crise, celui-ci devrait être le premier. Mais avouons-le, « nous n'aimons guère les images étranges et parfois incohérentes pour une mentalité occidentale, les allusions mystérieuses, les perspectives terribles » du dernier volume du Nouveau Testament. Pourtant au moment où, à l'approche de l'an 2000, fleurissent les anciens et nouveaux Nostradamus, les madames « Soleil » et les mages « lune » et autres déchiffreurs d'extra-terrestres, nous pourrions, avec quel profit, présenter à tous ceux qui tremblent devant l'insécurité, les visions toniques de St Jean. Voilà un livre qui est à peine technique, qui est plus qu'un initiateur, un bon guide. Donatien Mollat est mort. Mais ce spécialiste et ce passionné de St Jean a laissé des notes claires et précieuses et c'est pour les gens simples sur ce sujet, le meilleur livre que je connaisse : 210 pages, 11 × 18, tout à fait abordable.

Car l'Apocalypse condense en ses pages trois visions en surimpression : une vision chrétienne de l'histoire des premières communautés chrétiennes ; une vision évangélique de ce que nous vivons dans la mutation actuelle du monde ; une vision enfin de la Fin de l'Histoire, entendez fin au sens de finalité, de sens dernier. Et, au cœur de ces trois visions la même réalité, le combat permanent des ténèbres, présentés ici sous leurs traits haïssables de la Bête : guerre, peste, famine, mort. Contre la lumière : Lumière des cœurs droits, des humbles, des pauvres de Yahvé, tous rassemblés dans l'Agneau : Jésus immolé hier à Jérusalem, Jésus Eucharistie aujourd'hui, Jésus tête du

corps des croyants, pour l'éternité. D. Mollat excelle à déchiffrer pour nous le symbolisme des images : ces « YEUX » par exemple qui permettent de voir le dehors et le dedans des êtres et des événements, ces animaux qui ont des yeux « autour » et « au dedans ». Voir plus loin que le bout de notre nez : le mystère des êtres que nous cotoyons, des événements que nous vivons. L'auteur de l'Apocalypse est un grand peintre : car il nous présente le Noir, couleur de mort, le Rouge-feu, couleur du luxe qui écrase les faibles (cette Bête qui met sa marque sur tout : « Nul ne peut acheter ou vendre s'il ne porte pas la marque de la Bête. Il est presque trop facile hélas, d'actualiser cela). Le Vert : couleur de l'éternelle jeunesse de Dieu qui « reverdit » sans cesse, de l'éternelle jeunesse de la véritable église quand elle est fidèle. Le Blanc : qui dit joie, triomphe, lumière. Ajoutons-y cette composition du livre, presque musicale qui part de l'Eglise incarnée dans l'histoire, engagée dans les luttes du monde, pour être enfin transfigurée avec son sauveur : c'est une prodigieuse symphonie où, si l'on veut, ce livre, qui clôt la Révélation est comme la Finale de cette immense symphonie qu'est la Bible, et qui porte la signature de Dieu, l'Alpha et l'Oméga ; de Dieu qui n'est pas le « dieu » froid, abstrait ou gendarme ; mais justement le Dieu peintre, poète, musicien, amour qui nous a créés à son image...

Il y aurait tant d'autres choses à découvrir dans ce petit livre. Je n'en retiendrai pour finir qu'une seule : le commentaire des trois premiers chapitres que Mollat intitule : « Une tournée pastorale du Christ ressuscité ». Ce sont ces fameuses lettres - examen de conscience aux sept églises d'Asie Mineure que connaissait bien l'auteur. Eternelles qualités et tentations des communautés chrétienne et de leurs responsabilités !, et que comprennent sans doute mieux que nous les églises d'Amérique latine, d'Afrique ou d'Asie, aux prises plus plus que nous - autrement que nous - avec la Bête (Totalitarisme, Argent, et non-Solidarité). Et je me disais, puisque manifestement l'Apocalypse est une liturgie, que ce serait bon pour nos évêques, représentant nos églises, de méditer ces trois chapitres et ces sept lettres au commencement, par exemple, d'une Assemblée Plénière de Lourdes. Voilà qui aiderait à situer à leur place, les problèmes essentiels de leurs débats...

● « Les femmes dans l'Evangile », France Quéré, Ed. du Seuil.

« Je propose un essai ingénu qui ne s'enorgueillit ni de ses thèses ni de ses méthodes. Il n'est ni matérialiste, ni apologétique, ni structuraliste, ni même, quoique traitant des femmes, féministe. Il ne se prévaut que de la naïveté de son regard. Ma seule ambition est de faire comme si je n'avais rien vu, rien entendu et presque rien lu et comme si je croyais à l'innocence de mon sujet... »

Nous voilà avertis par l'auteur. « Faire comme si... » En réalité ce n'est ni facile ni simple. Mais peu importe puisque tous ceux qui s'intéressent à la place de la femme

dans la société et dans l'Eglise, ont là un livre passionnant et simple, sérieux et plein d'humour, qui complète avec bonheur le petit livre si dense d'Annie Jaubert : Les Femmes dans l'Ecriture (Vie chrétienne). Il faudrait rappeler cependant que le père Gelin avait écrit un excellent livre sur « Hommes et femmes de la Bible » (Ligel) mais il n'étudiait pratiquement que l'Ancien Testament. A l'heure où un peu partout, et spécialement à la Mission de France et dans l'Association, se mettent en place des « Equipes du peuple de Dieu » comprenant prêtres, religieuses, laïcs hommes et femmes, cet ouvrage aidera beaucoup à réfléchir.

Avant de dire un mot sur certains aspects du contenu, je ferai une petite réserve sur un point : l'exégèse est une chose et l'interprétation **actuelle** de l'Ecriture, l'Histoire en est une autre. On a trop tendance à penser que le rôle de sujétion de tant de femmes, dans les diverses sociétés et dans les églises a toujours été identique à ce que nous découvrons par exemple aux XIX^e et XX^e siècles. Il y aurait plus que des nuances à mettre : il suffit de se référer par exemple à « La femme au temps des cathédrales » de R. Pernoud.

Ceci dit, il est toujours enrichissant et éclairant de voir comment Jésus « voit » les femmes qu'il rencontre, et comment surtout, en ce qui les concerne, il renverse une fois de plus l'ordre des valeurs : elles sont « dernières » dans la société : il montrera qu'elles sont en fait « premières », parce que ce sont les « pauvres » qui sont les clés de l'avenir, lorsque ces « pauvres » témoignent d'une foi sans réserve et sans limite. « L'Evangile et toute la tradition d'Israël croient en la vocation des pauvres, à laquelle s'identifie le sort de la femme. Il y a une dynamique de l'humilité, comme il y a une pesanteur de la puissance et elle emporte ces créatures dans son mouvement » (p. 176). Il est intéressant de voir comment France Queré, située face à Jésus, les « hommes » de l'Evangile. Il faut accepter ce « jeu » qui est le sien, même si tous les « hommes » ne sont quand même pas des pharisiens ! on en retiendra d'autant plus la page très belle sur Joseph, le Juste, époux de Marie : « on croirait presque que Dieu a choisi Marie à cause de la droiture de Joseph », dit-elle, ce Joseph à qui le messager de Dieu transmet ses consignes : « C'est toujours à Joseph qu'il s'adresse, comme s'il y allait de sa dignité... Les anges de l'Ancien Testament évitaient aussi la conversation des femmes ». Peut-être, mais ceux du nouveau — voir l'Annonciation de St Luc, ou les évangiles de la Résurrection, font la part plutôt belle à la femme.

Il faut accueillir, chez l'auteur, un humour parfois assez inattendu. Deux ou trois exemples le feront comprendre : « on ne voit pas Dieu de face. Mais de dos le plus souvent et il l'a bon ». « Lazare est un revenu, pas un revenant ». Et à propos de la scène célèbre du repas chez Simon : « L'amour donne et se donne. Marie se fait en quelque sorte servante et serviable, sujet et objet, en figure de la Passion. Servir en effet, c'est

offrir ce que l'on a et ce que l'on est. Jésus, au repas eucharistique, sera à la fois convive et nourriture. Telle est la radicalité de l'offrande ».

Je m'aperçois que je ne fais qu'effleurer les thèmes qui courent à travers le livre, au fur et à mesure des commentaires de chaque épisode. Que je n'oublie pas de signaler ceci : les pages commentant les textes où il est question de la Vierge Marie — « Marie est invitée par la fantaisie de Dieu » — sous la plume d'une femme de l'Eglise réformée, sont peut-être le chef-d'œuvre du livre et bien propre à faire avancer l'œcuménisme.

Et je citerai encore ces quelques lignes qui en disent long sur les conditions, souvent inattendues de l'annonce de l'Évangile. « Pour que l'Eglise ne cesse d'être un événement, il faut assurer cette promotion des humbles, cette force populaire qui est le signe de l'Esprit soufflant en liberté où il veut, parmi l'humanité la plus inattendue. Tel est le beau désordre de la grâce » (p. 186).

Rencontrant récemment F. Quéré, je lui ai dit simplement : « A quand votre prochain livre sur les femmes de l'Ancien Testament ? »

Du côté de l'Histoire

● En 1979, paraissant chez Privat, en 2 volumes une « **Histoire vécue du peuple chrétien** ». Sous la direction de Jean Delumeau et avec une trentaine de collaborateurs. Dans le second volume, je mentionne un chapitre sur « l'Eglise de Pologne durant la seconde guerre mondiale », qui explique beaucoup de choses qui se vivent aujourd'hui dans ce peuple frère.

Si je le signale, trois ans après, c'est que le titre est tout un programme et que ce programme, en fait, tous les historiens aujourd'hui essaient de le faire leur. Sans oublier l'importance des « responsables », on comprend mieux aujourd'hui que, si pour une part, ils infléchissent le cours des événements, pour une autre part, ils ne pourraient rien sans le courant populaire qu'ils représentent et expriment.

● En ce sens, voici deux autres ouvrages qui apportent beaucoup, non seulement à notre curiosité et à notre culture religieuse, mais qui éclaire singulièrement le vécu actuel. Car si « l'Histoire ne se répète pas », on s'aperçoit qu'il y a des « leçons » plus que des « lois » dans cette histoire. Ainsi par exemple, il est patent de constater que « toutes les restaurations, aussi bien dans l'ordre social que dans l'Eglise, ont échoué et on comprend aisément pourquoi. De même le comportement des dictatures et des dictateurs qui sont prêts à payer n'importe quel prix (d'argent bien sûr) pour être obéi en conscience... d'où le comportement des chrétiens à leur égard, et les persécutions.

Voici les titres de ces deux ouvrages :

- « **Histoire des catholiques en France du XV^e siècle à nos jours** », aux Ed. Privat. Les chapitres sur la période contemporaine sont très suggestifs, en particulier pour comprendre la vieille querelle bien française entre « laïques et cléricaux ». 8 collaborateurs y ont travaillé sous la direction de F. Lebrun.
- « **L'Eglise dans l'Histoire des hommes** », chez Droguet-Ardant, est l'œuvre d'un seul auteur : Paul Christophe de Lille, dont j'avais signalé le beau livre : « Les catholiques et le Front Populaire » (LAC n° 92 - janvier- février 1982).

Cette étude comprendra vraisemblablement trois volumes. Le premier, qui vient de paraître, s'arrête au XV^e siècle. Il est conçu, j'imagine, pour ceux et celles qui désirent une initiation sérieuse à l'histoire de l'Eglise. La pédagogie est très élaborée avec un fil directeur dans les marges et de nombreux tableaux récapitulatifs. Le livre s'adresse « aux croyants et aux non croyants » qui, de plus en plus nombreux, s'intéressent à ces hommes et à ces femmes qui ont pris le risque de vivre en chrétiens de manière fort différente certes à travers les siècles, mais se retrouvant toujours, surtout aux périodes de crise, acculés à l'essentiel : la Foi en Jésus Christ faisant irruption dans l'Histoire des hommes et dans leur propre histoire.

A travers les essais

- « **Comme une flûte de roseau** », de Stan Rougier, Ed. Le Centurion.

« Stan Rougier est ce prêtre étrange qui fait l'éloge de la tendresse. Ne faut-il pas être un peu bizarre pour célébrer une vertu aussi démodée ! Dire que « **l'avenir est à la tendresse** » n'est-ce pas là de la provocation ? Nous vivons une époque dure, où personne ne fait de cadeaux, où il faut se bagarrer pour faire sa place au soleil, et voilà qu'on nous parle de la tendresse, c'est à dire en fin de compte de la charité, de l'amour. Eh bien !, c'est Stan Rougier qui a raison... »

Ces lignes, qui présentent le second livre de notre ami Stan, ne sont pas de n'importe qui ; elles sont signées J. De Bourbon-Bosset, le chantre étonnant de « l'amour fidèle » de son propre couple. J'avais présenté le premier ouvrage de Stan ici même et il a eu un immense écho chez les jeunes et les moins jeunes. Les premiers y ont retrouvé et leurs soifs et leurs sources. Depuis Stan écrit régulièrement dans « Panorama » ce bloc Notes » peuplé de mille faits concrets, de mille pensées secrètes dévoilées. Et il reçoit un abondant courrier, car ces « Notes » font mouche. Pourquoi ?

Il n'a pas de méthode. C'est le jaillissement parfois un peu incohérent, mais presque toujours éclairant d'un « parti-pris » avoué : « Pourquoi se refuser à raconter les merveilles de Dieu ? Tant de revues soulignent les ombres. Pourquoi ne pas témoigner aussi des plages de lumières ? » Et de citer ce propos d'un canadien : « Fallont point s'inquiéter trop de not misère. Dieu y voyant plus la fleur qui pousse sur la bous' de vache que la bous' de vache elle-même ».

Ce n'est pas simple de « croquer » aussi des instantanés qui en disent long. C'est un art. Un peu comme celui des grands photographes qui arrivent à vous faire rêver sur un insecte, un visage, une feuille d'arbre. Il y a en effet, dans la vie quotidienne, des points de lumière qui sont la richesse des humbles. Je pense au cardinal Suhard, qui, méditant sur les ruines « voyait » en son cœur la cité reconstruite, et qui découvrirait dans les pires malheurs des « germes de résurrection ».

J'ajoute que l'« instantané » n'est pas tout. Il est même parfois dangereux. Que l'ami Stan fasse attention ! Un poète n'est pas un historien ! Lorsqu'il écrit (p. 40) au milieu d'excellentes choses sur le foyer : « l'accès des couples à une dimension mystique semble enfin possible après deux mille ans d'évolution ». Oh ! là là ! Que de couples réellement chrétiens, et quelques autres, ont vraiment vécu au cours des siècles leur amour avec une intensité spirituelle et humaine au moins aussi profonde que les meilleurs d'aujourd'hui : j'en ai découvert tant d'exemples dans les archives ! Minoritaires, discrets ? sans doute. Mais ceux dont on parle aujourd'hui ne sont pas, hélas, le grand nombre et il le sait bien.

Il y en a — comme Louis Viry — qui savent « faire parler » les photographies. La « légende » est si importante. Stan Rougier a le don, au milieu d'un paragraphe, de trouver les quelques lignes que l'on n'oublie pas et qui sont d'un vrai moraliste. C'est le don des poètes où excelle Jean Debruyne.

En voici quelques exemples pour illustrer cette recension. « Des jeunes transposent dans le domaine religieux l'esprit critique convenant parfaitement aux sciences profanes Autant vouloir garder du lait frais dans des flacons ayant contenu du vinaigre...
« Les misères psychiques font de certains individus des êtres profondément blessés, et par là même blessants...

« Un prêtre ne s'use que si l'on ne s'en sert pas... comme prêtre...

« Notre credo ne dit pas : « Je crois au péché ». Il dit : « Je crois à la rémission des péchés ». Le péché c'est un « faire valoir » de la miséricorde.

« L'Eglise : péniche de ramassage des « pécheurs sauvés », amicale des pécheurs guéris.

« Il n'y a pas de fatalité du mal. Dieu a créé un chaos. Il nous propose d'en faire un chantier...

Vous voyez le ton. Alors, comme le dit encore J. de Bourbon-Basset : « L'enthousiasme — de Stan Rougier — est contagieux. Laissez-vous contaminer... »

● **Teilhard de Chardin, son apport, son actualité** : Colloque du centenaire, Ed. Le Centurion.

Ce n'est pas une des moindres conséquences de Vatican II que d'avoir permis la réhabilitation de penseurs de l'envergure de Teilhard de Chardin. Les plus hautes autorités de l'Eglise, malgré quelques réserves, l'ont célébré à l'envie à l'occasion du centenaire de sa naissance.

Le volume paru au Centurion rassemble les exposés faits au Centre Sèvres en 1981 avec quelques autres études. C'est sans doute le père Arrupe, maître général des Jésuites qui a le mieux dégagé en quelques pages, ce qui caractérise l'effort de « ce déchiffreur incomparable de notre temps ». « Le père Teilhard, écrit-il, m'est d'abord cher par deux traits de son effort qui s'inscrivent si exemplairement dans une vocation de Jésuite : la recherche opiniâtre d'une meilleure intelligence de la foi, pleinement actualisée ; l'attention missionnaire à annoncer cette foi à ceux qui en sont éloignés ». Le père Madelin ajoutera : « Il a mis en valeur les enchaînements complexes qui jalonnent la marche en avant de l'évolution, et a fixé, mieux que tout autre, la place de l'Homme dans un univers toujours en travail ».

Certes il y a, dans cet ouvrage des exposés techniques. Mais la seconde partie intéresse de très près le projet même de la Mission : « Foi en l'homme, Foi en Dieu » et « le Christ et la fin de l'histoire ». Ce dernier exposé montre comment Teilhard s'inspirait à la fois de St Paul et de St Jean. Et à ce titre sa vision de foi n'est pas étrangère à une lecture de l'apocalypse (du livre de D. Mollat).

Je terminerai par une autre phrase du P. Arrupe : « Il est bon de relire toute son œuvre, quelles qu'en soient certaines limites, pour découvrir à trente ou cinquante ans de distance tout ce qu'il y a en elle de pressentiment de ce qui se préparait dans l'Eglise et allait y éclore dans la seconde moitié du XX^e siècle ».

Un livre qui enrichira tous les amis de Teilhard et éclairera les autres sur ce qui est au cœur de notre recherche évangélique et missionnaire.

Un livre clé :

● **Charles de Foucauld, Marguerite Castillon du Perron, Ed. Grasset**

En vérité, cet ouvrage est un livre-source, un livre-lumière, d'une densité et d'une profondeur qui dépassent ce que je saurais en dire.

Quand on interroge aujourd'hui ceux qui ont donné leur vie à la Mission, qu'ils soient laïcs ou prêtres, sur leurs « maîtres spirituels », quelques noms reviennent sans cesse : le Cardinal **Suhard** et ses grandes lettres de fin de vie ; **Thérèse de l'Enfant-Jésus**, et sa « nuit de la foi » ; **Charles de Foucauld** enfin, plus connu par les écrits du P. Voillaume que par les siens propres. Quelques-uns y ajouteront le P. **Chevrier** et sa passion pour les pauvres.

Qu'apporte cette nouvelle biographie de l'ermite de Nazareth et du solitaire de Tamanrasset, après les travaux de Georges Gorrée et surtout « l'itinéraire Spirituel » de Ch. de Foucauld, de J.-F. Six qui a aidé tant d'entre nous à défricher notre propre itinéraire spirituel ?

Il apporte beaucoup, et peut être l'essentiel. C'est peu de dire qu'il renouvelle notre regard sur ce prophète sans frontières qu'a été de Foucauld. Il nous fait vivre avec lui, à l'intérieur même de cette conscience tourmentée, un peu comme certaines radiographies nous révèlent les replis invisibles des organes cachés de notre corps et nous en découvrent les mécanismes. Ce livre est la radiographie progressive d'une âme.

« On peut aujourd'hui se poser bien des questions » (sur Ch. de Foucauld) écrit l'auteur. On est éclairé sur les faits et les actes qui jalonnent son existence tumultueuse. On l'est moins sur son cheminement intérieur, sur ses rencontres et ses affections profondes, sur les raisons réelles de ses choix, sur sa patience et sa passion, sur ses déchirements et ses contradictions.

En le suivant pas à pas, en m'efforçant de le replacer dans son contexte familial et social, je n'ai pas plus cherché à édifier qu'à scandaliser. Je me suis astreinte... à écarter les scrupules comme les contraintes pour ne me fier qu'au travail et à la réflexion. Comme toujours la vérité surpasse incomparablement ce que l'habitude et l'imagination suggèrent. Charles de Foucauld se révèle si pleinement humain qu'il m'a rassurée par la sainteté et réconciliée avec tous ceux dont on affadissait autrefois l'image croyant nous les faire aimer ».

Il fallait citer ce propos de Marguerite Castillon du Perron. Historienne de métier, mais en même temps, femme de la parenté de Charles de Foucauld, elle a bénéficié aussi bien des diverses archives familiales inédites, que des milliers de pages écrites par cet explorateur spirituel, sans oublier la masse des papiers rassemblés pour le procès de béatification. Cela lui a permis d'écrire un grand livre.

Je voudrais seulement souligner deux ou trois des révélations qui m'ont paru les plus éclairantes et les plus fécondes pour nous.

Les fruits d'une exceptionnelle amitié.

On savait déjà que Charles de Foucauld devait beaucoup à sa cousine Marie Moitessier devenue par son mariage Marie de Bondy. Au sein de sa nombreuse parenté, il aura

progressivement été frappé, après sa première « conversion » — à son retour de l'exploration marocaine — par cette femme encore jeune, « par son silence, sa douceur, sa bonté, sa perfection ». Viennent les heures décisives et Marie de Bondy, formée par l'abbé Huvelin, n'aura qu'à diriger son cousin, affamé de vérité, vers ce prêtre hors du commun dont le nom et l'influence resteront, jusqu'au drame de 1916, liés à Charles de Foucauld.

Peu à peu se tissent entre ces deux êtres sensibles, maintenant entre ce chrétien et cette chrétienne, des liens qui ne feront que se renforcer et qui sont beaucoup plus forts humainement, beaucoup plus profonds spirituellement qu'une simple et grande amitié. Pour tout dire il y a eu entre eux, dans les jours mêmes qui ont suivi la conversion de l'ancien officier cette indicible révélation d'un être à un autre être, qui est comme un éblouissement. « D'elle à lui la transparence est immédiate, totale... » Bientôt, sera scellé un pacte d'entraide et de réciprocité appelé par « leur mutuelle tendresse... Leur relation, perdue en Dieu conservera sa ferveur. Ils se quitteront bientôt. Ils se verront peu ou même plus du tout. Qu'importe ! Ils se le promettent et sur cette promesse ils ne reviendront pas : il n'y aura jamais entre eux rien de caché, ni de secret, ils partageront peines et joies. Quels que soient les événements de leur vie, ils resteront unis au pied de la Croix ».

M. Castillon du Perron a pu lire l'essentiel de la correspondance inédite qu'ils ne cesseront d'échanger, « sous réserve » ajoute-t-elle de n'utiliser aucune de ces lettres. Celles qui ont été publiées nous permettent de comprendre l'essentiel. En vérité, nous sommes ici en présence d'une des ces amitiés qu'aucun qualificatif humain ne peut définir et qui jalonnent merveilleusement le cours de l'histoire du christianisme depuis 2000 ans, depuis ce foyer de Nazareth où fut inaugurée discrètement, mais définitivement une nouvelle manière de s'aimer entre un homme et une femme, à cause de Jésus, à cause de l'Évangile. La « correspondance » (dans tous les sens de ce terme) des grands amoureux pâlit à côté de ces échanges où l'humain se transfigure, où le spirituel n'oublie jamais l'incarnation, où l'on découvre, à chaque pas combien s'éclaircit l'un par l'autre le Thabor et le Gethsemani.

Comment ne pas évoquer la fécondité si particulière d'autres « foyers » d'amitié, aussi différents qu'ils soient, suivant les temps et les lieux : François et Claire d'Assise, St Jean de la Croix et Thérèse d'Avila. François de Sales et Jeanne de Chantal... mais aussi l'humble curé d'Ars et Catherine Lassagne, Thérèse de Lisieux et le P. Bellière. Il faut relire, à ce sujet les pages décisives de Teilhard de Chardin qui savait de quoi il parlait. Charles de Foucauld et Marie de Bondy s'ajoutent à l'évidence à une liste déjà longue. Sur ce plan comme sur tous les autres l'Évangile n'est pas resté, grâce à eux, lettre morte. Et l'on a pu voir, après leur mort, l'arbre aux multiples rameaux qui est né de cette rencontre.

Eclairer les cheminements intérieurs.

En lisant « l'itinéraire spirituel » de J.-F. Six, nous avons découvert les multiples « tournants », les hésitations, puis les décisions parfois surprenantes de Charles de Foucauld. La vie monacale, la Trappe, la vie à Nazareth, le séjour à Rome, le sacerdoce repoussé puis accueilli, le Sahara, Tamanrasset, l'Assekrem... Ce livre bien entendu nous fait revivre ces étapes, mais en les éclairant de l'intérieur. D'une façon très simple et comme naturelle, nous entrons dans les replis d'un cœur tourmenté et d'une volonté passionnée de chercher la dernière place. Même si tout se cristallise finalement sur l'imitation de la vie de Jésus de Nazareth, on est comme entraîné dans la recherche presque désespérée de cet « explorateur mystique ». Car les prodiges d'ascèse qui rejoignent ceux des ermites des premiers siècles ne sont que la traduction visible d'une autre quête. A force de vouloir imiter Jésus Christ, comme Thérèse de Lisieux, il voudra choisir **tous les états** de cette vie inimitable : Bethléem et Nazareth, certes, mais aussi les marches apostoliques, Jérusalem et le Jardin des oliviers, la Passion et la Croix. Sa mort seule mettra le sceau à sa recherche. Disons enfin que ces cheminements psychologiques si lumineux ne cessent d'éclairer nos propres contradictions et les tournants de notre propre vie.

Une lumière pour la Mission.

Il y aurait beaucoup à dire sur la manière dont Charles de Foucauld éclaire notre mission, toute mission.

Déjà, quand il se préparait au diaconat, il avait découvert, bien avant Vatican II, l'essentiel de cette vocation. « Les diacres sont les **maïns de Jésus**. C'est par eux que Jésus distribue le triple pain dont il nous nourrit : pain matériel, pain de la parole divine, pain de la Sainte Eucharistie, ils doivent avoir la charité, la bienfaisance, la bonté qui animent les **maïns de Jésus** ». Il y a, dans ce raccourci, tout un programme de vie, celui qu'il vécut avec tant d'amour au milieu des Touaregs.

Il y a aussi les cris prophétiques, dont nous entendons de plus en plus les échos en Amérique latine, quand Charles de Foucauld, arrivant au Sahara, découvre avec stupéfaction que la France **protège** l'esclavage. « Hypocrites qui mettez sur les timbres et partout, « liberté, égalité, fraternité, droits de l'homme » et qui rivez les fers des esclaves ; qui condamnez aux galères ceux qui falsifient vos billets de banque et qui permettez de voler des enfants à leurs parents et de les vendre publiquement, qui punissez le vol d'un poulet mais non celui d'un homme, en effet presque tous les esclaves de ces régions sont des enfants nés libres, enlevés violemment par surprise à leurs parents ». Et de condamner avec force ces injustices, cette « immoralité monstrueuse ». Mais ce qui reste, pour nous le plus éclairant, ce sont ses incessantes méditations sur l'attitude profonde à conserver au milieu de ces Touaregs musulmans qui ne peuvent

partager sa Foi. Dieu sait si on le presse de faire des « plans d'attaque », des « programmes de conquête » ! D'autant plus qu'il est vénéré par ces gens du désert à l'égal d'un saint. A ceux qui le lui demandent, il répond sans détours qu'il n'a pas « converti » un seul Touareg : ces « sauvages », ces « ignorants » sont, pour lui des personnes intelligentes. En aucune manière il ne peut être question d'attenter à leur liberté. « Pour faire changer un musulman de religion, écrit-il, il faudrait qu'un chrétien lui inspirât plus de confiance que ses parents, les amis, les représentants de sa religion, tout ce qu'il a toujours aimé, respecté, cru ». Ce qui l'étonne toujours, c'est d'avoir à « démontrer à des chrétiens convaincus, à des prêtres, à des évêques que Dieu seul est puissant, à travers la pauvreté et l'abjection de son Fils, que Jésus a révolutionné le monde en se contentant de partager l'existence de simples villageois ».

Telles sont quelques unes des lumières que nous donne ce livre. Mais il y en a bien d'autres, et j'espère que ces aperçus donneront à beaucoup le goût de les découvrir. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'ouvrages aussi riches parus depuis dix ans.

Je voudrais cependant exprimer un regret : ce livre si dense aurait du avoir une présentation plus aérée. Car ses 520 pages, très tassées en feraient facilement 1000 dans une autre forme d'édition. De plus on attendait au moins un cahier d'illustrations. Les « visages » si évocateurs parus dans l'« itinéraire » de J.F. Six manquent beaucoup. Mais ce sont des regrets qui n'enlèvent rien à la lecture passionnante de ce « Charles de Foucauld ».

Table thématique

Les différents articles, communications et témoignages sont présentés par thèmes et selon l'ordre chronologique de publication.

Ainsi, la première colonne indique le numéro de la Lettre aux Communautés ;

la seconde, l'année de parution ;

la troisième, le titre de l'article ;

la quatrième, le nom de l'auteur.

1 *Documents officiels*

(11) *Annexe : pour servir l'histoire*

2 *La vie des hommes*

(21) *Les hommes, les faits culturels, la vie politique et sociale*

(22) *La société rurale*

(23) *La société industrielle et urbaine.*

3 *La Foi aujourd'hui*

- (31) *Foi : réflexions*
- (32) *Foi : expressions*
- (33) *Foi, marxisme, sciences de l'homme.*

4 *L'Eglise*

- (41) *La vie en Eglise*
- (42) *Les équipes Mission de France et Association en France*
- (43) *L'Eglise en France*
- (44) *L'Eglise dans le monde*
 - 441 *Europe*
 - 442 *Maghreb*
 - 443 *Afrique*
 - 444 *Amériques*
 - 445 *Asie*
 - 446 *Immigrés*
 - 447 *Problèmes généraux*

5 *Le Ministère apostolique de première annonce de l'Évangile :
Service de la Foi*

- (51) *Le ministère vécu*
- (52) *Réflexion sur le ministère*
- (53) *Recherches théologiques sur le ministère et la Mission de l'Eglise*
- (54) *Approches sociologiques*
- (55) *Ministères, célibat, mariage*
- (56) *Préparation au Ministère et formation permanente*

6 *Catéchèse et sacrements*

7 *La Parole et l'Écriture*

1 - Documents officiels

49 75	Rapport à l'Assemblée plénière de l'Episcopat, Lourdes 74 A travers ce que vivent les prêtres de la M.D.F. et de l'Association, les questions que nous posons (Expression du Comité Episcopal)	Equipe Centrale P. Louis Boffet
85 80	La Mission de France à l'Assemblée des Evêques Lourdes 1980 Une lettre du Comité Episcopal de la M.D.F. Un écho de l'A.G. M.D.F. août 1980 Une lettre de Mission <i>Annexe : pour servir l'histoire.</i>	Comité Episcopal M.D.F. F. Corenwinder La Conférence épiscopale
67 78	Un grand éducateur des « ensembles » le chanoine Boulard	J. Vinatier
72 78	« Pierres vivantes de la Mission » évocation des compagnons de route Guy Riobé	J. Vinatier J.-B. Chevalier
81 80	L'aventure de la Mission de France, un livre du P. Augros	J. Vinatier
82 80	Un voyage à peine commencé...	F. Corenwinder
90 81	Aujourd'hui la Mission de France (l'espérance infatiguée de l'Evangile)	J. Rémond
92 82	Portrait : Le Cardinal Suhard	
95 82	Père Augros : Un témoin de l'aventure spirituelle du XX ^e siècle Ta tente est trop petite Merci Père Augros Cet essentiel qui le préoccupait Deux lettres	J. Vinatier R. Girard J. Rémond P. Augros
96 82	Après vingt ans, le Concile en acte Guy-Marie Riobé, évêque et prophète	M. D. Chenu J. M. Richard

97 82 | A propos d'un anniversaire et d'un livre
L'exil du P. Augros

P. Emonet
Un témoin

2 - La vie des hommes

	21. <i>Les hommes, les faits culturels, la vie politique et sociale.</i>	
65 77	Portraits d'hospice	A. Lesur
69 78	Note sur la Culture	J.-M. Ploux
73 79	Notre langue humaine, cet instrument si imparfait (notes de lecture)	J. Vinatier
74 79	S.O.S. Emploi (Chômage) L'automne de la vie (Retraite)	Collectif Collectif
77 79	Quelles vacances ? (divers itinéraires) Questions sur l'homme, à partir de la situation des salariés saisonniers du tourisme	M. Massard C. Pichaud
78 79	Que peut-il encore sortir de bon dans un monde de vieux ?	B. Tiberghien
79 79	Tous ceux qui ne sont accueillis nulle part	J. Dessager
80 80	Dans le débat sur l'avortement	Atelier Santé
82 80	Des certitudes aux convictions	A. Grimaux et un groupe.
89 81	Vendée à vendre ? (Etude sur le tourisme) Payer pour se faire embaucher (Solidarité sans frontières)	C. Pichaud
90 81	Composantes (tous et chacun façonnés par des lames de fond) Naître homme ou femme N'être qu'homme ou femme	B. Vincent R. Saiaün S. Roudot

93 82	Prisons : Des hommes aux brèches ouvertes Une humanité de pèlerins A travers un plexiglas qui laisse transparaître surtout ce qui sépare La délinquance, une production sociale	H. Pommier P. Raphael M. Th. Millet A. de Vaujuas
94 82	Et vient le temps de la retraite : Le temps de choisir Conservier ses racines Je serais un artichaut En mer, à terre, un même peuple Réalisme et modestie Etre avec, une nouvelle fois Accueil, initiative et fantaisie Le temps de vivre L'histoire : une science dans son dynamisme ou la hantise du passé La Parabole des voisins peureux	M. Claude M. Laurent Ph. de Fontanges F. Lemeur A. Boucherie B. Thiron R. Olivier M. Gallerand E. Brauns M. Dagrás Atelier animateurs Jeunes
95 82	Les jeunes et nous, croyants	J. Pelletier
98 83	A l'automne de nos vie, vivre ensemble la Mission. Une « sacrée brochette » Le temps de la retraite : l'estuaire d'un grand fleuve de vie Tirer à bout portant sur le pantin (témoignage) Ruptures et continuité (témoignage) Un amour qui traverse le temps (à l'âge de la retraite)	S. Roudaut J. Lardapide A. Boucherie
99 83	Corps à corps	L. Gaicometti
100 83	Onze hommes sur un bateau 22. <i>La société rurale.</i>	H. Bienfait
86 81	Agricultures et services de l'Évangile	Echos d'une rencontre
95 82	En monde rural : Agriculture et paysans Regards sur le Maine-et-Loire	R. Lelièvre Un exploitant agricole

	Ouvriers agricoles :	
	Conducteur de tracteur	
	En pays d'élevage	
	Parmi les émigrés	
	Que mon gosse nous ressemble	
	Affrontements, cheminements	
	Que sont mes amis devenus ?	
97 82	Des paysans d'hier aux ouvriers d'aujourd'hui	
100 83	Des jeunes ruraux acteurs d'un autre développement	
	<i>23. La société industrielle et urbaine.</i>	
69 78	1 ^{er} mai	
72 78	De toutes les couleurs (chanson)	
85 80	Victoires et défaites, quel horizon ?	
		L. Gaudin
		A. Bousseau
		L'équipe du Vaucluse
		E. Le Gal
		C. Pichaud
		L. Duret
		C. Pichaud
		F. Eichholtzer
		F. Vico
		C. Huret
		S. Saintonge

3 - La Foi aujourd'hui

	<i>31. Foi : réflexions</i>	
55 76	La « Religion populaire » et la Mission	
64 77	Résurrection de la prière	
76 79	Notre foi à l'épreuve de l'Esprit	
78 79	idem (suite)	
79 79	Des pauvres s'approprient l'Évangile	
	L'aventure de la foi sur des rivages nouveaux	
	(Quelques traits de la vie spirituelle)	
82 80	Racines... La mémoire d'un peuple	
83 80	Ce Dieu de Jésus Christ si vulnérable	
	Les dogmes, quel intérêt ?	
84 80	Donner prise au vent	
	(quatre variations sur la vie spirituelle)	
		J. Vinatier
		J. Vinatier
		M. Massard
		M. Massard
		H. Ruyant
		J. Vinatier
		J.-F. Six
		C. Roucou et
		D. Fontaine
		J.-M. Pioux

- 87 81 Une autre prière
 88 81 La foi dans l'histoire et dans la société
 Reconnaître le judaïsme
 90 81 Femme du désert, Thérèse d'Avila
 96 82 Thérèse et François, un même choix : la pauvreté
 98 83 Le monde moderne, aimé de Dieu
 99 83 Un pauvre Dieu, le Dieu des pauvres
 De la bouche même des femmes et d'hommes

32. *Foi : expressions*

- 54 75 Le Mystère de Noël
 58 76 La communication avec Dieu
 64 77 La prière, temps de désir
 Quelques prières
 66 77 Expressions libres
 67 78 J'agis, je prie, c'est tout un
 69 78 Vivre selon l'Esprit :
 71 78 Approches de Dieu
 73 79 Noël aux quatre vents
 Noël autrement
 Approche de Dieu
 75 79 La délivrance de l'aube
 Le jardin (poème)
 76 79 Naître à la vérité
 80 80 Prière du raboteur... raboté...
 L'espérance pour moi prêtre ouvrier
 81 80 Une femme dans l'Eglise
 83 80 Cassures
 Sur la terre comme au ciel créer du bonheur

M. Rondet
Equipe Théologique
E. Brauns
Carmel de Mazille
H. Bienfait
J. Leclerc
Cardinal Kim
Rencontre des
théologiens Genève

Méditation d'une équipe
Expression d'un groupe
H. Bienfait

C. Simon
Ci. Degaraby
M. Massard
Dynamique Evangélique

Collectif
J.-M. Falloux
S. Rougier
J. Debruyne
J. Debruyne

Y. Sauvaget et
Dynamique Evangélique
A. Jaubert
J. Debruyne

- 84 80 Passion pour l'homme, passion pour Dieu.
Comme un bal, comme une danse
- 85 80 Noël, aujourd'hui
A une jointure
- 86 81 En moi un été invincible
Branches mêlées, racines entrelacées,
Cherchant le soleil et puisant l'eau.
Notre corps se déplie, notre cœur se dilate,
et le vent nous emporte.
- 87 81 Vers quelle Pâque ?
- 91 81 L'amour s'est incarné
Au risque de se perdre
- 93 82 Portes de l'aurore
- 94 82 Jean-Philippe, mon fils
Jean Etchegaray,
un homme sans détour et sans fard.
- 96 82 Echos d'Assise
- 97 82 Que la terre s'ouvre et qu'elle produise le salut
- 98 83 La cicatrice
- 99 83 Hé ! Foreur de trou, les pierres ont crié
33. *Foi, marxisme, sciences de l'homme.*
- 59 76 Sur le marxisme comme science et sur la foi (1)
- 61 77 idem (2)
- 63 77 idem (3)
- 71 78 La rencontre du marxisme dans notre vie
et notre foi
- 73 79 Foi et marxisme
Le critère de la pratique
- 78 79 L'actualité du marxisme (notes de lecture)

Témoignages
M. Delbrel
Collectif
J. Cherief
A. Camus
Ph. Plantevin

O. Chazy

J. Debruyne

J. Lépine

R. Chaffamel

Ph. Plantevin

F. Bergé

J.-J. Kerveillant et
J. Pelletier

A. Gence

C. Montfalcon

J.-P. Fouilleul

J.-M. Ploux

J.-M. Ploux

J.-M. Ploux

Prêtres-Ouvriers
de Picardie.

A. Favard

D. Fontaine

E. Brauns

4 - L'Eglise

41. *La vie en Eglise.*

50	75	Eglise locale et pouvoir en place Réflexion critique sur cet échange	Equipe de Gennevilliers M. Massard
65	77	Une Eglise pour un temps de mutation La mission chrétienne au futur	J. Breheret B. Chenu
76	79	L'Eglise des petites gens Pleins feux. Nancy février 1979	A. Depierre J. Toussaint
81	80	Lorsque le cœur d'une Eglise est loin des pauvres, elle s'asphyxie	R. Vico
82	80	J'espère une Eglise	C. Rousseau
84	80	Le pape voyage (échos)	
92	82	L'Eglise que j'aime	E. Gumucio
97	82	Demandes religieuses et Tradition de la foi, L'homme et son mystère, l'Eglise et son visage	M. Massard

42. *Les équipes Mission de France et Association en France.*

49	75	Les enjeux de notre recherche. Questions à notre Eglise	M. Massard A. Bossuyt
58	76	Expressions de la Région Midi-Pyrénées	P. Derouet
62	77	La Première Assemblée Générale de l'Association (27-28 novembre 1976)	Association Collectif
69	78	La Mission de France	
70	78	Une Association entre les diocèses et avec la Mission de France	
80	80	Recherches des équipes associées	C. Pichaud
84	80	L'Assemblée Mission de France 1980 : deux ou trois choses que nous savons d'elle	Ateliers et Groupes
100	83	Troisième rencontre nationale de l'Association : Le grand frère et la petite sœur	J. Pelletier

Sur les chemins de la fidélité
Sans complexe, poursuivons
Des déplacements, une même aventure
Communautés religieuses et équipes associées

Façonnés, transformés :

Vivre en Eglise avec des frères
Au cœur des situations tendues
de savoureux dialogues
Franchir des frontières pour la liberté de l'Évangile
L'affaire Jésus, pas de l'archéologie
Un Voyage à travers détours et risques

43. *L'Eglise en France.*

- 70 78 Les cinquante ans de la JOC
72 78 Une journée de dimanche à l'assemblée des plateaux
Eglise et Pays (chronique d'un atelier)
75 79 50 années d'action dans l'espace rural
JAC - MRJC
Acteurs de nos vies, acteurs de l'Évangile,
La JEC aujourd'hui, 50^e anniversaire
80 80 Fête de la forêt
85 80 Echos MRJC
En revenant de l'expo.

44. *L'Eglise dans le monde.*

441. *Europe.*

- 81 80 Les « autres Espagnols »
89 81 Vivre comme par miracle

442. *Maghreb.*

- 56 76 Session Régionale du Maghreb
94 82 Mission d'Eglise en terre d'Islam

M. Baurier
Y. Bescond
P. Miot
M. Blanchard

G. Mollard
D. Chautard

C. Genoud
N. Renard
J.-P. Margier

Collectif

C. Rousseau
J. Garnier

B. Forin

C. Bour
C. Rousseau
M. Blondeau
A. Grimaux

M. Blondeau
E. Tabares

P. Claverie

- 97 82 L'Islam, essai de compréhension
 99 83 Un cri du cœur

M. Serain
Ph. Plantevin

443. Afrique.

- 56 76 Un projet apostolique pour l'Afrique Noire
 78 79 La lutte commence après la victoire
 86 81 Quand les traditions se fécondent.
 Culture biblique et culture africaine.
 La famille dans la culture africaine
 88 81 De l'assistance à la libération,
 les tâches actuelles de l'Eglise en milieu africain
 90 81 L'Eucharistie des commencements
 (Echos de Tanzanie)
 En Afrique, retrouvailles
 93 82 Noël 1981 en Tanzanie
 94 82 Eucharistie et réalités ivoiriennes

J. Leclerc
B. Joinet

B. Gouel
P. Sarpong
 év. du Ghana

J.-M. Eia

J. Leclerc
B. Gautier
Y. Marché
B. Gouel

444. Amériques.

- 56 76 Echo du Chili
 57 76 Où va l'Argentine ?
 Quelques points chauds sur le Brésil.
 65 77 Ecrits de Robert Etave (Brésil)
 67 78 Réactions provenant d'Amérique Latine.
 70 78 Le Mondial
 71 78 Nous ne sommes encore que platanes...
 76 79 Quand le sang devient semence :
 Eglise en Amérique Latine.
 79 79 L'Eglise en Amérique Latine
 (El Salvador - Nicaragua)

P. Olhagaray

R. Etave

B. Boudouresques
 et un Argentin
C. Beylier

- 80 80 De Rio à Panama par le Plateau Andin
 82 80 Ils prennent le risque de parler
 (Amérique Latine)
 83 80 Autour d'un assassinat (Mgr Romero) :
 Une messe qui ne se termine pas
 A partir des pauvres et pour les pauvres
 et avec les pauvres
 84 80 Adolfo Perez Esquivel : Prix Nobel de la Paix 1980
 85 80 Larmes et sang dans l'Eglise au Guatemala
 86 81 Evénements Amérique Latine
 87 81 Chemin
 92 82 L'Amérique latine en prières,
 Bible et communautés de base

445. *Asie.*

- 80 80 Un prix Nobel pour baillonner les cris de la mort
 (Mère Teresa)
 85 80 Singulière escale à Bangkok
 93 82 Le monde ouvrier au Japon

446. *Immigrés.*

- 55 76 Un petit gars de quinze ans
 61 77 Lettre à Khélifa
 66 77 Un million et partez
 85 80 Détruit
 88 81 Solidarités avec les Immigrés :
 En souvenir « évangélique »
 Les vaches ont bien couché dehors cette nuit
 Vous nous avez pris la parole
 Lynchés à Saint-Chamas

M. Grolleaud

M. Mérel

J. Ménager

M. Grolleaud

Délégation Oecuménique
 Européenne

F. Corenwinder

C. Antoine

G. Gilbert

R. Doriot

E. Juguet

G. Gilbert

B. Hanrot

Atelier Immigrés

Un Immigré

L.-M. Berland

J.-Cl. Bonnaud

C. Huret

Ph. Chautard

91 81	Dans une ZUP avec des Emigrés Immigration, essai d'analyse	F. et J. Salles J.-F. Berjonneau
	<i>447. Problèmes généraux.</i>	
56 76	Les travaux de l'Atelier Tiers Monde L'industrialisation des pays du Bassin-Méditerranéen : processus d'internationalisation et perspectives de coopération entre Nord et Sud	Atelier Tiers Monde P. Judet
57 76	Les travaux de l'Atelier Tiers Monde (suite)	Atelier Tiers Monde
60 76	Les Prêtres-Ouvriers se confrontent avec des prêtres au travail du Maghreb et de l'Afrique Noire (Août 1976) Thèmes de confrontation. Des solidarités convergentes.	P. Judet
68 78	Confrontation. Equipes de France - Equipes Tiers Monde Coup d'envoi Dynamique des échanges Vers la rencontre de juillet 1978	F. Corenwinder G. Couvreur J. Rémond
69 78	D'un continent à l'autre Perspectives de développement	F. Corenwinder P. Judet
70 78	Perspectives de développement (suite)	P. Judet
71 78	Quand les marins du Tiers Monde débarquent dans nos ports	J. Brosset
72 78	Echos des journées de juillet 1978	A. Grimaux
73 79	Mécanismes de domination et solidarités personnelles	J. Souty
74 79	Les fruits d'une interpellation (juillet 1978)	Atelier Prêtres Ouvriers
75 79	idem (suite)	Atelier Prêtres Ouvriers
81 80	A l'heure de l'histoire des hommes (Rapport de situation)	Equipe Centrale
93 82	La santé dans le Tiers Monde, une tâche pour l'Eglise	J.-M. Ela
99 83	Impressions de voyage, du Golfe du Bénin au Haut Plateau Mexicain. Le Tiers-Monde dans mon itinéraire	M. Grolleaud M. Massard

5 - Le Ministère apostolique de première annonce de l'Évangile : Service de la Foi

<i>51. Le ministère vécu.</i>		
51	75 Prêtre dans la navigation Du journalier agricole à l'ouvrier d'usine Parole d'espérance réalisée	R. Doriol E. Gernigon P. Laurent
53	75 L'Atelier Prêtres-Ouvriers	J. Meunier
57	76 Les recherches d'un Atelier Prêtres Ouvriers (1971-1976)	Atelier Prêtres Ouvriers
58	76 « Qui es-tu ? »	G. Gilbert
63	77 Au travail et en paroisse	Atelier Equip. Urbaines
66	77 En méditant sur notre histoire personnelle	J. Lardapide
68	78 Le monde de la Santé	Ph. Deschamps
71	78 On ne comprend ni la contemplation ni les prêtres ouvriers	P. Raphael
73	79 Dans le Bâtiment et les Travaux Publics (B.T.P.)	Une Equipe
75	79 Vivre et croire dans le Tertiaire	Atelier Tertiaire Urbain
81	80 Et maintenant, ça fourmille...	
82	80 Ne coupez pas ma vie en deux	G. Delanoue
83	80 Ça sent le pipi et l'Évangile Un travail astreignant et pourtant je n'arrive pas à en dire du mal L'homme, route première de l'Église Du dernier des Mohicans à une chevauchée fantastique	Ph. Deschamps
91	81 Va libérer mon peuple tombé en esclavage	H. Chamboulaud M. Lambert N. Choux
99	83 Que l'homme se relève (pour une vie spirituelle dans le monde de la Santé)	Atelier B.T.P.
<i>52. Réflexion sur le ministère.</i>		
52	75 Annonce de la Parole et ministère presbytéral	C. Montfalcon
		Atelier Equip. Urbaines

54	75	Sacerdoce et profession	Echo de 2 rencontres
71	78	Le fil et la trame	J.-M. Ploux
73	79	Si la route te manque, fais-la.	R. Depardin
87	81	Officiant dans la rue Un ministère de prêtre pour l'Eglise à venir	G. Piétri M. Rondet
53. Recherches théologiques sur le ministère et la Mission de l'Eglise.			
52	75	Recherche, parole et ministère	R. Salaün
53	75	Dans la diversité de nos situations et de nos engagements, vivons-nous et sommes-nous responsables du même Evangile ?	M. Massard
67	78	Incroyance, Foi chrétienne, Témoignage et Vocation	R. Salaün
83	80	Prêtre ouvrier - Prêtre en paroisse (dialogue)	B. Amiot et E. Seroux
87	81	N'ayez pas peur de perdre l'unité	F. Kabasèle
90	81	Entrer en solidarité L'Incarnation jusqu'au bout	C. Roucou D. Fontaine
98	82	Propositions pour la mission ; une réflexion à propos du texte de G. Defois : La Mission dans la société et dans l'histoire.	Equipe Théologique
100	83	La démarche missionnaire	M. Dagrás
54. Approches sociologiques.			
92	82	« Français, vous êtes catholiques » opinions sur un sondage : Humiliation et crainte Les questions du quotidien Une minorité croit au Dieu de Jésus Christ	A. Depierre X. Campagne M. Naudin et L. Viollet

Catholiques, êtes-vous chrétiens ?
Où est l'espérance de la mission ?
Candeur ou stratégie ?

55. Ministère, célibat, mariage.

- 80 80 Diversité des ministères à la Mission de France
89 81 Ministères de laïcs (des appels, une recherche,
travaux d'un groupe)
91 81 A quoi ça sert la vie ? Cinq ans de diaconat
93 82 Avec Paul, un couple au service de l'Évangile
96 82 Des laïcs dans la mission :
recherche sur les ministères
99 83 En vue du règne, mariage et célibat

*56. Préparation au Ministère et
formation permanente.*

- 50 75 Année Sacerdotale de Fontenay-sous-Bois
51 75 Le Centre de Formation Missionnaire,
Une note de travail.
54 75 Des jeunes veulent être prêtres :
Qui sont-ils ?
Sept jeunes s'engagent pour l'annonce de l'Évangile
59 76 Échos de Mazille
66 77 Invités à la fête
69 78 Le travail - Une question.
71 78 Ordinations et premiers engagements
74 79 Qu'un cœur d'Église batte...
96 82 Semaine de formation : une morale dynamique

C. Pichaud
J. Buecher
Y. Daniel

Equipe centrale

F. Corenwinder
C. d'Halluin
P. Derouet

B. Turquet
M.-J. et E. Brauns

Réflexion d'un groupe
M. Lebailly

J.-P. Marchand

Jeunes en Formation
M.D.F.

D. Chautard
J. Toussaint

Collectif
A. Argaud
P. Moreau

6 - Catéchèse et sacrements

81	80	Des hommes et des femmes comme tous les autres... Equipe de Gennevilliers et ils « font les enterrements »	Equipe de Gennevilliers
86	81	Je ne vous dis pas condoléances mais félicitations Eucharistie et promotion humaine	R. Sourice M.-I. Correig
87	81	Eucharistie et conflits	A. Depierre
88	81	L'Eucharistie aujourd'hui : Ce pain-là pourra-t-il entrer en eucharistie ? Chaque jour, je vais chercher le pain Frotter notre vie, celle du monde, à un don	J.-P. Margier H. Trouillet P. Raphael
89	81	Eucharistie et construction du monde	V. Cosmao

7 - La Parole et l'Écriture

53	75	La Parabole de la Brebis retrouvée	P. Derouet
55	76	L'homme, à recherche de Dieu et la béatitude des pauvres	M. Massard
58	76	L'Évangile de Jean	J. Vinatier
60	76	La visite des mages	P. Derouet
64	77	Les prières de la Bible interrogent nos prières	R. Salaün
91	81	Les psaumes, cris de douleur et chants d'espoir	C. Pichaud et Ph. Deschamps
96	82	Compagnons de mes jours, prier les psaumes Semaine biblique : la résurrection	M. Colin A. Boucherie
97	82	Lire la Bible (notes de lecture)	
98	83	Approches bibliques	E. Brauns
99	83	Les sept merveilles de l'Évangile de Luc	B. Gouel
